

ملک محمد
نوبت اسرار در اعمیر طیبیت
فدرة الشراعت

A. Hamu Nazari
L'incrimé
L'annuiche

LAURENT-CHAT

PROPRIÉTAIRE ET DIRECTEUR DU "COURRIER DE TUNISIE"

7

A
S. A. MOHAMMED EL HABIB, PACHA-BEY

Possesseur du Royaume de Tunis

Respectueux hommage de l'auteur

DJERBA

- I. — En vue de l'île.
- II. — Djerba, Ulysse et le lotos.
- III. — Un manuscrit arabe.
- IV. — Histoire et Légende.
- V. — Don Alvar et le Ghazi.
- VI. — La destinée de Djerba.
- VII. — Autour de l'île.
- VIII. — Dans l'intérieur de l'île.
- IX. — A la Ghriba.
- X. — A propos d'un joyau perdu.
- XI. — A Houmt Souk.
- XII. — L'Instruction publique.
- XIII. — L'activité économique.
- XIV. — La maison du Cadi.
- XV. — Le fort espagnol.
- XVI. — Avec les notables.
- XVII. — Fête du Printemps — Au revoir, Djerba!

PRIX 5 FRANCS

TUNIS
IMPRIMERIE AFRICAINE (ALBERT HADIDA)
Rue des Tanneurs (Imp. 4)

DJERBA

Conférence faite, le 11 Juin 1926, au Palais des Sociétés Françaises, par M. LAURENT-CHAT, directeur et rédacteur en chef du « Courrier de Tunisie », sous les auspices de la SOCIÉTÉ DE GEOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS et la présidence de M. R. D'ORGEVAL, président de la Section de Tunis;

Et au Théâtre Municipal de Sfax, le 25 juin 1926, sous les auspices et au profit de l'œuvre de la CONTRIBUTION VOLONTAIRE pour le redressement du franc, et sous la présidence de M. GERARD, président du Comité de Sfax et de la Chambre Mixte du Sud.

I. — EN VUE DE L'ILE

Si vous voulez faire une cure qui soit propice à toutes vos facultés, allez à Djerba. La douceur du climat, la fraîcheur de la brise, la luminosité qui baigne gens et choses, l'aspect riant de la campagne, la luxuriance des jardins, l'affabilité des habitants, l'activité économique de Houmt-Souk, la chanson du travail qui monte des ateliers des tisserands, la mélodie du pêcheur qui dans les ports prépare ses filets ou ses fourches, la poésie des légendes et les enseignements de l'histoire sont bien faits pour séduire à la fois l'esprit, la vue et le cœur. Ils entourent le moral du voyageur de tels « effluves de miel », (pour employer l'expression forgée par l'auteur des Iambes), de bonheur, de curiosité toujours en éveil et aussitôt satisfaite, qu'il se laisse aller à la joie de vivre dans un équilibre parfait. Ce n'est pas de la paresse que distille l'ambiance mais une sorte de béatitude qui, si elle n'efface ni le souvenir de la patrie, ni du devoir, (comme il advint aux compagnons d'Ulysse), fait du moins perdre la notion du temps.

Le prestige de Djerba s'exerce, du reste, avant même qu'on y ait abordé. Déjà, du continent, on se prend à aimer cette Ile qui semble une épaule terrestre flottante. Elle émerge

si peu au-dessus des flots que, d'instinct, on se hisse sur la pointe des pieds pour la mieux embrasser du regard, et seuls s'en détachent les fûts et les cimes feuillues des palmiers qui vont balançant leurs souples colonnades comme l'a écrit le poète Millevoye.

La mer de Bou Grara, appelée par les Arabes Bahiret ou Petite Mer de Bou Grara et qui nous sépare de Djerba communique avec la Méditerranée: à l'ouest par le canal d'Adjim, à l'est par le canal du Bordj Kastil. C'est une vaste rade intérieure admirablement abritée, où la profondeur de



Houmt Souk, — Palmeraie et vue d'ensemble (Oli. de Paris Frères)

l'eau atteint parfois 15 mètres; au temps de l'occupation romaine, elle avait sur ses bords, à l'ouest, à l'extrémité d'un chenal qui la mettait en communication avec la fosse qui sépare le Djorf d'Adjim, un evaporium important, Gightis, qui fut une ville opulente dont on peut admirer encore les ruines imposantes, desquelles se détachent le temple Serapis,

le temple de Mercure, les colonnades du Forum et tout un amas de marbres et de mosaïques.

Le canal d'Adjim est de faible longueur (2km. 500) et en eau profonde; en revanche le canal d'El Kantara ne mesure pas moins de 7 km. 500 mais il n'est praticable que pour les barques à faible tirant d'eau. C'est cette dernière considération qui a fait s'établir et prospérer, à El Kantara de l'île, l'industrie du batelage qui est nettement hostile à la réfection de la chaussée romaine, dont on peut voir encore les solides assises supportant, de loin en loin, les poteaux de la ligne télégraphique. Un peu à l'ouest des estriges de cette chaussée existe un véritable gué qui, à marée basse, est à peine recouvert de 0,60 d'eau, le Trik el Djemel ou Chemin des Chameaux.

Si les ressources du système D devaient quelque jour être épuisées en France, une prospection en Tunisie permettrait bien vite d'en constituer un stock nouveau. Jugez-en :

Un batelier prodigue de salamalecs nous vante la rapidité avec laquelle son embarcation fend les flots ; c'est, à son estimation, la meilleure de toute la flottille d'El Kantara ; elle nous apparaît comme chargée d'automnes et d'hivers, mais surtout d'un trop faible tonnage pour pouvoir transporter d'un Kantara à l'autre l'automobile confortable qui nous a amenés de Sfax à El Kantara du continent. La difficulté est vite vaincue ; un autre rais est réquisitionné, il dirige sa barque vers la première et, flanc contre flanc, voici qu'on les ligote. Deux planches épaisses sont négligemment posées en travers de ce convoi jumelé, fixées tant bien que mal à l'aide de cordages fort éprouvés par l'usure du temps, et la 10 chevaux s'avance sur ce redoutable pont tandis qu'un bahri déploie et hisse lentement une voile dont le manteau d'Antisthène aurait pu être jaloux et dont les innombrables rapiécages qu'elle a dû subir donnaient l'illusion d'un puzzle d'un nouveau genre ; un autre indigène s'armait d'une époussette et ne devait pas se montrer le moins actif de l'équipage car le fond des deux bateaux offrait, avec une écumoire, une inquiétante parenté.

Le vent nous est favorable, la traversée s'opère rapidement ; une heure après notre embarquement nous accostons près des lieux où s'élevait Meninx.

II. — DJERBA, ULYSSE ET LE LOTOS

Nous voici dans l'île des Lotophages, où la Mythologie a fait vivre Calypso ; Calypso qui devait dépenser tous les trésors de ses charmes pour retenir Ulysse auprès d'elle et qui, en retour, ne devait connaître que les amertumes du dédain avec lequel le père de Télémaque devait la traiter. C'est que l'aventure arrivée à ses compagnons était bien faite pour qu'Ulysse se tint sur ses gardes ; il l'a rapportée en ces termes... par l'intermédiaire d'Homère :

« Durant neuf jours entiers les vents orageux nous jettent ça et là sur les eaux ; enfin nous abordons à la terre des Lotophages, qui se nourrissent d'une plante fleurie.

« Nous montons sur le rivage, nous y puisons l'eau des fontaines, et je prends en hâte un repas avec mes guerriers, sans m'éloigner de ma flotte. Après qu'il a ranimé nos forces, j'envoie deux des plus hardis, accompagnés d'un héraut, reconnaître le pays, voir quels sont les mortels dont cette terre est nourrice.

« Ils parlent et pénètrent au séjour des Lotophages, peuple tranquille, qui ne leur dresse aucun piège mortel ; il leur présente le lotos, ses délices. Au moment où mes guerriers ont porté à leurs lèvres ce fruit aussi doux que le miel, loin de songer à mes ordres ni à leur départ ils n'aspirent qu'à couler leurs jours parmi ce peuple ; savourer le lotos est leur seul charme, ils ont oublié jusqu'au nom de leur patrie. Je les arrache à cette terre, peu touché de leurs larmes ; je les entraîne dans la flotte, et les y retenant par des liens, j'ordonne à tous mes autres compagnons de voler dans nos vaisseaux rapides avant qu'aucun d'entre-eux eût goûté le lotos, et eût voulu rester sur ces bords. En un moment ils sont embarqués ; et, assis avec ordre sur les bancs, frappent de l'aviron la mer blanchissante. »

Ulysse s'est montré prudent en résistant aux attraites de la nymphe d'Ogygie, et si d'autres événements n'avaient davantage éprouvé sa vertu l'on aurait pu associer son nom à celui de Pénélope pour les offrir au monde comme les modèles de la fidélité conjugale ; en la circonstance la palme n'est échue qu'à la femme : Adam est vengé.

Quelle était donc cette plante qui faisait perdre aux hommes le sens du devoir, le respect de la discipline, le souvenir

de leur pays ? Ne le demandez pas aux Djerbiens, même aux plus cultivés d'entre eux, car selon leur goût ils vous égarent dans les vergers de l'île.

— Moi, dira l'un, je ne connais aucune variété de pommes qui ait la forme, le volume et la saveur des fruits que produit l'arbre que vous voyez là-bas ; c'est l'enchantement du palais ; la pomme a bien pu être le lotos.

N'est-ce point assez que la pomme ait perdu notre aïeule Eve, faut-il encore l'accuser d'avoir provoqué la bordée tirée par les marins grecs ?

— Goûtez les raisins de notre île, dira l'autre ; buvez le vin doré qu'ils fournissent et qui vaut ceux de Samos et de Santorin ; vous penserez alors que les compagnons d'Ulysse ont pu s'enivrer en buvant la liqueur qui grisa Noé.

— Nos dattes sont exquis, fera remarquer un voisin, et l'ivresse causée par le lagmi est la plus douce qui soit ; elle transporte ceux qui l'éprouvent dans une féerie de songes et ne leur réserve, pour le lendemain, ni fatigue stomacale, ni troubles cérébraux.

Pellissier, après qu'il eut longuement voyagé dans la Régence, estimait qu'il pouvait s'agir d'un arbuste épineux appelé damouch, qui produit une baie rougeâtre d'un goût exquis tenant à la fois de la fraise, de la framboise et de la groseille et dont l'effet avait été, sur son organisme « une fraîcheur vivifiante, disposant l'esprit à la gaieté, et laissant dans la mémoire de l'estomac une forte appétence pour cet aliment suave et presque aérien ».

Elisée Reclus s'est demandé s'il ne s'agirait pas d'un produit mystérieux symbolisant la paix et le bonheur, ou bien d'un véritable aliment.

Mais c'est Louiche René Desfontaines qui a le mieux élucidé la question, en prenant pour base les écrits et descriptions d'Hérodote, de Théophraste, de Polybe, de Strabon, de Pline et d'Athénée. Ce savant botaniste a conclu en identifiant le lotos avec une espèce de jujubier sauvage « qui était encore très répandue aux XVII, XVIII, XIX^e siècles, dans la partie méridionale de la Tunisie, sur les bords du désert et aux environs de la Petite Syrte ». Ce végétal était à ce point abondant, dans l'antiquité, qu'il avait suffi à la subsistance des armées romaines, a rapporté Pline, lorsqu'elles traversèrent l'Afrique.

Avant Pline, Théophraste avait précisé que le lotos était si commun dans l'île Lotophagite et sur le continent adjacent que l'armée d'Ophéllus ayant manqué de vivres pour se rendre à Carthage s'était nourrie du fruit de cet arbre pendant plusieurs jours.

Athénée nous a conservé la manière dont, d'après Polybe, on préparait le lotos :

« Tant par sa couleur que par sa grosseur, le fruit rappelle celui du myrte; mais, plus tard, il se colore en pourpre et atteint la grosseur des olives rondes. Le noyau est très petit. Quand le fruit est mûr, on le cueille. Ce qui est destiné aux esclaves est écrasé avec le noyau dans un vase; mais, pour les hommes libres, l'opération a lieu avec des fruits choisis et en éliminant le noyau. La substance ainsi préparée est consommée; son goût rappelle celui de la figue ou de la datté mais avec plus d'arôme. On en fabrique du vin en écrasant et macérant les fruits dans l'eau, ce qui réhausse leur saveur et donne au liquide le goût de l'hydromel. Ce vin se boit sans eau mais il ne se conserve pas au-delà de six jours; aussi n'en fabrique-t-on que de petites quantités destinées à la consommation immédiate. »

Elisée Reclus, après avoir montré quelque scepticisme à l'endroit du lotos, s'est demandé pourtant si ce fruit ne serait pas celui d'une espèce de jujubier, le *zizyphus lotus*, le *seder* ou *sidra* qui végète encore dans l'île; il nous apprend que Mahomet parlait du *zizyphus lotus* comme d'un arbuste maudit « ayant remplacé, dans le pays de Sâba, les arbres à fruits délicieux qui peuplaient les jardins. »

Si tant est que le lotos et la jujube sont deux noms différents pour un même fruit il faut convenir que la jujube a dû perdre considérablement de sa saveur d'antan, à moins que ce ne soit le goût des humains qui se soit modifié, à l'instar de ce qui s'est produit en Égypte où nul n'éprouve plus de plaisir à manger les fruits du sycômôre, si recherchés jadis.

Et, puisque les pommes de Djerba font encore les délices des habitants et des voyageurs citons à leur sujet une anecdote contée par El Bekri :

« Les pommiers de Djerba étaient sans rivaux pour la beauté et l'excellence des fruits, mais les plantations en furent détruites parce que les Chrétiens prenaient les pommes sans indemniser les propriétaires des vergers. »

III. — UN MANUSCRIT ARABE INEDIT

En 1803, un aïeul de Si Habib ben Moktar El Cadi, cadi actuel de Djerba, a donné l'hospitalité à un savant de ses amis qui, pour le remercier des attentions dont il avait été l'objet et des facilités qu'on lui avait procurées pour ses recherches historiques, lui a dédié une étude sur Djerba que Si Habib a bien voulu me prêter et que Si Mohammed ben Milad, secrétaire interprète à la Direction Générale des Finances, a très obligeamment traduite. En voici la première partie :

Description de l'Île de Djerba. — C'est une île séparée du continent du côté Ouest à une distance de 2 km. du port d'Adjim. Du côté de Bordj Castil la mer est très basse et existe sur la pointe de Tarhela à une profondeur de quatre « emfans » (1) un passage sous l'eau en ligne droite, qui ne peut être franchi que par les personnes qui le connaissent. Du côté de Bordj El Kantra se trouve un autre chemin sous-marin. Ce chemin qui a une longueur de 3 km. va jusqu'à Bir El Kébir; au milieu du dit chemin existe un ancien petit Bordj de construction punique, sur lequel se trouve une passerelle mobile en bois (2). Ce bordj s'appelle Bordj Ouestani (bordj du milieu). Le dit chemin séparait l'île du continent et empêchait les voleurs d'y pénétrer.

Cette île a été nommée Jarba pour la raison suivante :

A l'époque punique, se trouvait dans la dite île une idole en or dans l'église qui existait à l'Ouest de la ville d'El Kantra; cette idole s'appelait Jorba et était très vénérée par les Grecs. Pendant les grandes conquêtes de l'Islam elle a été transportée en Espagne.

Beaucoup de ruines existent encore dans cette île, entre autre, le chemin de la Kantra de construction punique. En face du dit chemin, se trouvaient sur le continent les ruines d'une ville de laquelle on extrait la pierre; on y voit encore quelques citernes pleines d'eau encore et en bon état. A la place de l'église où était déposée l'idole d'or existent encore de grandes colonnes en marbre.

Au centre de cette île était la ville de Bazbahoua à Houmet

(1) Quatre fois la hauteur d'une personne de taille moyenne

(2) Bordj et passerelle ont disparu.

Tanazift et de laquelle actuellement il ne reste que les ruines de son fort construit avec de grosses pierres sur un monticule. Ce fort communiquait avec la mer par un chemin souterrain long de 4 km. Ce fort n'est plus actuellement qu'un amas de pierres.

De la ville de Béni Dighat, il ne reste plus que les ruines de son fort situé sur une colline et entouré d'un fossé.

La ville de Gallala est située sur le versant Ouest de l'île. Quelques ruines des forts de cette ville existent encore desquelles on extrait la pierre.

A Beni Maakel au Nord de Henchir El Ghoula existait un fort bâti avec de grosses pierres taillées, et de nombreuses ruines desquelles il ne reste que les emplacements d'un fort au Nord du Marabout Sidi Gazoum et un autre auprès du Marabout Sidi Hamou au lieu dit Tamarkane.

Les îlots qui entourent Djerba sont au nombre de trois : le premier, Taghliissia, est situé au Nord du port d'Adjim; le deuxième, au Nord du dit port, dit Taoussakhet et le troisième, qui est le plus important, est situé sur la rive Est, au Nord du port de Saguia.

L'île de Djerba renferme beaucoup de jardins complantés de vignes, figuiers et porte le nom de Bine El Bahrine (entre les deux mers).

Les forts de l'île. — Il existe sur cette île sept forts dont l'un dit El Hassar, Bordj Kelij Jedid, construit par le Mouahed El Mançour Hamouda Pacha.

Le Bordj du port d'Adjim, le bordj de Tarbela, le bordj El Kantra, le bordj dit Castel, le bordj Aghir.

Le diamètre de l'île de Djerba est de 18 km. environ et a une superficie de 54 km. ; son sol est sablonneux, la pierre est extraite de la partie Ouest de l'île.

Le palmier et l'olivier tiennent le premier rang parmi les arbres plantés dans cette île.

L'eau des puits est en général salée, les plus profonds puits se trouvent à El Maï et à Cidouikèch. Une source d'eau douce de 1 km. environ existait au centre de l'île, elle traverse Hamet Tozdiane, Timilal Bahbr, Sidighiane Oualagh à Mourad Adhroum.

Près de Hamet Mizrane existent des citernes creusées dans la pierre pour la conservation de l'eau destinée à la consommation.

Le port le plus important est situé sur la rive Nord de l'île près Bordj El Kebir dit El Hassar, à l'Est se trouve Ras El Mezar du côté de Bordj El Khélij.

Il existait, à proximité du continent un escalier long de 1 km. et un fort en face du Marabout Sidi Salem Adhroum.

Le port du Sud est situé entre Bordj Castel et Bordj Aghir.

Le port d'Ajim se trouve sur la rive Ouest. La mer entre ce port et Bordj Castel est très basse, les petites barques seules y naviguent.

En plus de ces trois ports, existent d'autres plus petits pour les petites embarcations. Sur la rive Est, se trouve le port de la Sakia et le port Ramla, Marsel Tefah (pommes) et Onk Jemal (cou du chameau).

Les marchés. — Six marchés se tiennent dans cette île, dont le plus important est Souk El Kébir; le Souk de Mîdoun; le Souk Alran; le Souk d'Adjim; le Souk de Sédouikech; le Souk El Kébli.

Ce dernier était, dans l'ancien temps très prospère lorsque l'île faisait partie de la Tripolitaine. Depuis que cette île est devenue terre tunisienne, le dit Souk est tombé en ruine et le mouvement du dit marché s'est transporté au Souk El Kébir pour des événements historiques inscrits à la fin de cette brochure.

Les Haras et les Homets. — Il y a deux haras à Djerba, la Hara Kébira près de Souk el Kébir et Hara Séghira est située à Homet Béni Dighat à 3 km. de la première.

Cette île est divisée en dix Khoms ou Homets : 1° Sidighiane; 2° Sédouikech; 3° Béni-Diss; 4° Adjim; 5° Kallala; 6° Sédouikech; 7° Béni Maakil; 8° Arkou; 9° Offar et 10° El Mal. Tous ces Khoms sont divisés en homets portant des noms différents.

Le Bordj Aghir et Bordj El Kantra ont été construits par Ali Pacha, fils de Mohamed ben Ali Turki, en 1157 de l'hégire; le Bordj Khélij a été construit par Hamouda Pacha, fils de Ali Bey ben Hassine ben Ali Turki, en 1209 de l'hégire.

Événements historiques. — En 529 H. sous le règne de Hassen ben Yahia ben Ali ben Yahia Saulagi, les corsaires après avoir chassé les musulmans de la Sicile, ont envahi l'île de Djerba à l'improviste. Une grande bataille a eu lieu où beaucoup de musulmans ont péri; finalement la victoire resta entre les mains de l'envahisseur qui a conquis par la suite

beaucoup de villes du Sahel. Une paix a été signée avec Has-sen Saulagi qui a accepté la domination du vainqueur jusqu'à l'année 555 hégirienne.

Le Roi du Maghreb Abd El Moumen Bey Ali Zmati a retiré des mains des Saulajis et des Chrétiens toutes les villes habitées par les musulmans et a nommé comme Kalif de l'Afrikia, El Hafsi qui résidait à Tunis.

En 835 sous le règne d'Ali Farès Abdelaziz Ahmèd El Harsi les Chrétiens ont envahi l'île de nouveau.

L'Ouali Ali Farès se trouvait à cette époque avec ses trou-pes au Djérid. Ce dernier est arrivé à temps par le passage de Tarbaba en mer pour massacrer les envahisseurs et faire construire un bordj avec les crânes des cadavres. Ce bordj a été nommé pour ce motif **Bordj des crânes** (1).

En 910 les Chrétiens après la conquête de la Tripolitaine ont envahi Djerba, le Cheikh de celle-ci Ali Zakaria Yahia Smoumani, malgré un ultimatum reçu de l'envahisseur, a refusé de livrer l'île sans bataille. Le jeudi 23 Joumad, de la même année, toute une escadre venue de Tripoli au nombre de 120 bâtiments chargés de matériel de guerre et d'hommes ont envahi l'île. Les habitants de Djerba par une manœuvre dirigée par le Cheikh sus-nommé ont encerclé les troupes de l'envahisseur, lui ont coupé sa ligne de retraite, la plus grande partie de ses troupes a été anéantie et le restant a été fait prisonnier.

Par miracle divin, un vent très fort avait endommagé 18 navires qui sont venus se briser sur les rochers du continent. Un butin très important a été ramassé par les habitants de l'île. Les autres bâtiments sont retournés à Tripoli après un séjour d'une semaine dans les eaux de cette île.

En 997 Dargout Pacha de Tripoli a envahi Djerba avec ses contingents de Turcs et Zouaras. Les habitants de cette île avaient demandé du secours au Khalif de Tunis, Ahmed Bey Hassin El Hafsi qui n'a pas répondu à leur appel, car il n'avait pas les forces nécessaires pour livrer combat avec l'envahisseur.

Par cette raison l'île de Djerba resta entre les mains des Turcs qui à cette époque sont entrés à Tunis.

(1) Cette date ne correspond pas à celle assignée à l'édifica-tion de la « Tour » des crânes (1560).

Abdallah Bey Hâdj Yûnès El Borji a été nommé en 1007 Cheikh de Djerba, les habitants de celle-ci avaient sollicité le secours de Gara Othman Dey de Tunis pour prendre l'île. Cette nouvelle étant parvenue à Dargouth Pacha de Tripoli, il a donné les ordres à ses troupes pour occuper l'île de nouveau. Une rencontre a eu lieu entre les troupes de Dargouth Pacha et celles d'Abdallah El Bordji; l'île a été mise au pillage et Abdallah El Bordji après la défaite a cherché à fuir, mais les habitants d'Arkou l'ont arrêté et remis entre les mains de Darghout Pacha qui l'a fait tuer, enlever sa peau pour la bourrer de son et l'expédier à Tripoli.

En 1024 après une guerre entre les troupes du Bey de Tunis et celles de Darghout, l'île de Djerba est devenue terre tunisienne. En 1152, une guerre intérieure eut lieu entre les habitants de l'île et les Arabes d'Akara d'Ouerghemma. Ces derniers ont été battus. En 1209, les troupes de Tripoli ont attaqué l'île de nouveau et après une guerre avec les troupes du Bey de Tunis qui a répondu à l'appel des habitants de cette île, la victoire resta aux troupes de ce dernier après un combat de 58 jours.

La Peste. — La peste a paru à Djerba à diverses reprises et y a fait des ravages très importants.

En 66 de l'ère hégirienne, la peste a duré peu de temps;

En 1024, elle a duré jusqu'en 1031;

En 1052, elle a duré peu de temps;

En 1073, elle a duré 3 ans;

En 1087, elle a duré un mois.

En 1117, elle a fait de grands ravages; les habitants de Djerba ont émigré à l'étranger par suite de l'épidémie.

Fait en 1222 hégir, correspondant à la date de 1803.

IV. — L'HISTOIRE APRES LA LEGENDE

L'histoire ancienne fait mention de l'île de Djerba, de la Méninx punique que le géographe grec Scylax appelait Bra-cheion à raison des bancs de sable qui l'entouraient, que des documents datant du II^me siècle dénomment Gerbi, que les Espagnols baptisèrent Los Gelves et qui, d'altération en altération est devenue Hirba, Jorba, Girba, Zerbi puis Djerba.

Djerba ne retentit pas seulement des *scènes* homériques, des légendes gracieuses ou terrifiantes; l'île des Lotophages a dans ses souvenirs historiques des chapitres attendrissants ou tragiques.

C'est le séjour qu'y fit Marius proscrit, fuyant Carthage, et qui, après avoir pleuré sur les murs en ruines de la cité de Didon, erré de ville en ville et fait escale à Kerkennah, vint demander l'apaisement à Djerba; il aimait à s'asseoir, paraît-il, au pied d'un olivier dont on montre aux passants le tronc vénérable dont il ne reste plus guère que l'écorce pour servir d'encorbellement à un banc sur lequel vont s'asseoir avec respect les pèlerins du passé.

C'est la naissance de deux empereurs romains, Vibius Trebonianus Gallus et son fils Volusianus qui après avoir donné, dans leur pays natal comme dans Rome, le spectacle des pires débauches et cruautés, périrent sous les coups de leurs soldats indignés et révoltés.

C'est le chapelet des invasions, des convoitises de l'étranger, des héroïques défenses, des vengeances cruelles.

Des Romains, Djerba passe sous la domination de Genséric, mais les Vandales en furent à leur tour chassés, par les Byzantins de Bélisaire.

En l'an 666, Djerba est prise par Roweifa Ibn Thabet El Ansari, envahisseur de l'Ifrikia. Les femmes de l'île étaient belles, elles se drapaient avec un art tout particulier et se coiffaient du chapeau tanagréen; elles excitèrent les desirs des guerriers ce que voyant, Roweifa intervint, réunit ses hommes et leur tint ce langage, rapporté par l'un des témoins, Hamech Ibn Abd Allah, natif de Sanâ (du Yémen) :

« Vous qui m'écoutez, je n'ai qu'à répéter une parole que j'entendis de la bouche de notre saint Prophète, lors de la journée de Khaïber, quand il se tint devant nous et dit : « L'homme qui croit en Dieu et à la vie éternelle ne doit pas arroser ce qu'un autre a ensemencé. »

Par ces paroles, Roweifa, après Mahomet, voulait empêcher qu'il y eût commerce avec des vaincues qui pouvaient être enceintes, et c'est là un fort joli trait de respect de la femme et de la maternité, tout à l'honneur de l'homme qui, en l'an 46 de l'hégire, gouvernait la Tripolitaine.

Prise par Roger de Sicile en 1135, reprise par les Almohades en 1210, l'île de Djerba devint l'apanage, en 1284, de Roger de Loria, capitaine du roi d'Aragon, qui fit construire la forteresse appelée Bordj El Kebir.

En 1333 l'île passe en de nouvelles mains puis, en 1432, Alphonse V d'Aragon la conquiert.

Attaquée par Pierre de Navarre sous Ferdinand le Catholique, elle doit à la violence exceptionnelle d'une offensive de siroco l'éloignement précipité de ses assiégeants exténués.

En 1521 Charles-Quint est maître de Djerba mais, trois ans après, Kheir Eddin, le fameux corsaire connu sous le nom de Barberousse exterminé la garnison espagnole. L'amiral André Doria est chargé de venger cet affront; il parvient à bloquer la flotte de Dragut, le plus brillant lieutenant de Barberousse, entre Bordj Kastil et le port d'El Kantara; il se rend compte qu'il n'y a, derrière les vaisseaux du corsaire, que des bas-fonds qui l'empêcheront de s'enfuir par la mer de Bou Grara; mais, soit que Dragut ait fait creuser un chenal ou qu'il ait utilisé la fosse qui de Djorf va jusqu'au Bordj Kastil et dont Doria pouvait ignorer l'existence, Dragut put soustraire ses vaisseaux à la pression ennemie, contourna l'île et alla surprendre à son tour la flotte de Doria qui n'eut que le temps d'appareiller et de prendre le large pour éviter une rencontre qui lui eût été fatale.

V. — DON ALVAR DE SANDE ET LE GHAZI MOUSTAPHA

En 1540, les opérations de la flotte de la Division d'Espagne, de Gènes et des Flandres avaient privé Dragut de la possession de certaines villes de la côte et de l'île de Djerba; mais Dragut profita des révolutions successives qui agitaient Tunis, et au cours desquelles Mouley Hassen devait perdre son trône et avoir les yeux crevés sur l'ordre de son fils, pour faire rentrer ces villes dans son obéissance; il fit alors de Mahdia le centre de son commandement et de Djerba une base navale importante.

Charles-Quint, irrité, décida d'avoir raison, une fois pour toutes, du fameux raïs anatolien. Il ordonna à don Juan de Vega, vice-roi de Sicile, de reprendre Mahdia, coûte que coûte; don Juan de Vega prit à son bord, pour impressionner les habitants de Mahdia, l'infortuné Mouley Hassen. Après un terrible assaut, Mahdia capitula, le 10 septembre 1551; douze cents Musulmans avaient perdu la vie au cours de cette opération militaire; neuf mille furent, ensuite, réduits en esclavage.

Triomphe éphémère, domination chancelante : deux ans plus tard l'armée de Charles-Quint devait abandonner la ville, mais non sans en avoir détruit, au préalable, toutes

les fortifications. Dragut rétablissait une nouvelle fois sa situation.

Philippe II, attiré à son tour vers les côtes de l'Ifrikiya, conçut le dessein de s'emparer de Tripoli. Dans ce but, il réunit une armée de 14.000 hommes qu'il plaça sous le commandement de don Juan de la Cerva, duc de Medina-Cœli, vice-roi de Sicile.

La Cerda embarque ses troupes sur 113 navires et va tout d'abord soumettre l'île de Djerba qui, surprise, se rend. La Cerda s'endort sur ce premier succès; il laisse ainsi à Dragut le temps de percer ses desseins, d'intéresser le Sultan à sa cause et de recevoir du Divan l'aide décisive. En effet, l'amiral Piali Pacha rallie sa flotte, la couvre de voiles et fond à l'improviste sur les bâtiments de Medina-Cœli qui doivent appareiller en toute hâte pour échapper à une destruction totale; 19 galères et 14 transports, avec leurs équipages, tombèrent entre les mains des Turcs avant que les amarres en aient pu être coupées.

La Cerda confie à Albert de Sande le soin de défendre la forteresse de l'île de Djerba, qu'il juge imprenable, et s'empresse de rentrer en Europe; tandis qu'une lutte épique va s'engager entre les Musulmans et les Espagnols. Dans ses « Annales tunisiennes » (p. 25 et suivantes), M. Alphonse Rousseau en rend compte en ces termes :

« La défense de ce vaillant officier et de ses compagnons d'armes mérite d'être placée au nombre des plus belles actions d'éclat que nous aient léguées les annales de l'antiquité païenne. Après avoir enduré, pendant plusieurs semaines, les plus cruelles privations, ils s'arrêtèrent au parti de se jeter en désespérés sur les lignes ennemies, de les percer et de profiter de la confusion et de la surprise que leur attaque allait causer dans les rangs, pour gagner précipitamment le rivage et s'emparer des premiers bâtiments qui leur tomberaient sous la main.

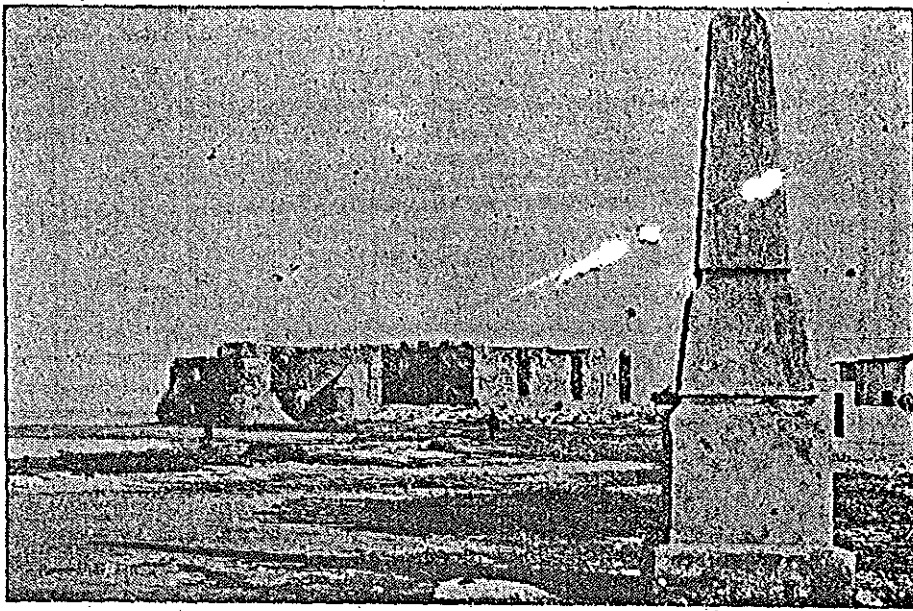
« Au jour dit, ils sortent de leurs retranchements, fondent sur l'armée turque et essaient de se faire jour à travers les épais bataillons. Vain espoir! les Turcs se rallient, enveloppent la petite poignée de héros et les abattent à coups de cimeterre.

« Sande, tout criblé de blessures, survit seul à ses compagnons; il court vers la plage, saute à bord d'un navire en-

sablé, s'adosse à sa muraille et, l'épée à la main, attend bravement la horde de ses assaillants.

« Ceux-ci envahissent aussitôt le pont du navire, entourent le vaillant officier et l'obligent à cesser une lutte désormais inutile. Sande est conduit devant le Pacha, à qui seul il a voulu rendre son épée, et il reçoit de ce chef un accueil digne à la fois de son malheur et de son grand courage.

« Telle fut la triste issue de l'expédition de Médina-Caéli. Ajoutons que les Turcs, pour constater leur victoire et la rappeler aux générations futures, avaient élevé, sur le théâtre même de leur exploit, une pyramide entièrement composée de crânes et d'ossements ennemis. Cet abominable ossuaire a disparu en 1846. M. de Lagau, alors Consul géné-



يومر سوق. — Fort espagnol, Pyramide élevée sur l'emplacement de la Tour des Crânes

ral de France, et Mgr. Rosalia, préfet apostolique à Tunis, en ont demandé et obtenu l'abolition. Inutile de dire que ces glorieux débris ont été soigneusement recueillis par le digne prélat, et qu'ils ont été réunis dans une commune et convenable sépulture.»

Tel est le récit de Rousseau, qui sur deux points mérite d'être complété.

C'est le Ghazi Moustapha qui avait organisé la résistance aux Espagnols et conduit les troupes turques à la victoire. Moustapha n'était pas seulement un conquérant; il n'était pas insensible à l'infortune et ne manquait pas de générosité. C'est ainsi que mieux inspiré et plus humain que César à qui Vercingétorix venait de rendre ses armes, quand Alvar de Sande comparut devant lui, couvert de sang, Moustapha lui laissa son épée et lui fit grâce de la vie. On affirme qu'il aurait alors prononcé cette phrase lapidaire : « Un pardon généreux couronne et sanctifie la victoire. »

Pour ce qui est de la Tour des crânes, elle avait 130 pieds de circonférence à sa base et 30 pieds de hauteur. Une pyramide surmontée d'une croix marque l'emplacement où les débris humains des vaincus furent exposés, pendant trois siècles, aux injures du temps et des hommes; elle porte cette inscription:

EMPLACEMENT
DE L'ANCIENNE
TOUR DES CRANES
1560 — 1848

VI. — LA DESTINÉE DE DJERBA

L'île de Djerba, après la mort de Moustapha, connaîtra encore des conflits sanglants et d'amères infortunes.

Pomme de discorde entre la Régence de Tripoli et celle de Tunis elle sera l'objet des convoitises du Gouvernement de Tripoli qui s'en emparera à la fin du XVIII^e siècle; un peu plus tard, Hamouda Pacha Bey rétablira sur elle la souveraineté tunisienne, quelques jours à peine avant sa mort tragique qui est ainsi rapportée:

« Hamouda se trouvait assis sur un divan, au fond de la salle de Justice, dite Beid-el-Bacha, et entouré de quelques personnes de confiance, lorsque, sur sa demande, une pipe et une tasse de café lui furent apportées.

« A peine eut-il humé une première bouffée de tabac et avalé une première gorgée de café que, saisi d'un étourdissement et d'un tremblement nerveux, il ferma les yeux, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura sans connaissance. Tous les secours de l'art furent impuissants à arrêter les progrès rapides du mal; le prince rendit presque aussi-

tôt le dernier soupir et l'on transporta son corps, en toute hâte, dans ses appartements privés.»

En 1864, Djerba subira des représailles épouvantables pour avoir pris fait et cause pour un mahdi, et une soldatesque ivre de carnage pillera les demeures, violentera les femmes, déchirant leurs oreilles pour en arracher plus vite les riches anneaux, volant les bijoux, commettant toutes sortes d'attentats.

Enfin, en 1881, les Djerbiens ont accepté sans résistance ni murmures l'occupation française: Ils ont eu le pressentiment, dont les événements ont confirmé l'exactitude, que sous la tutelle de la République française ils ne pourraient que connaître une vie de calme, de justice et de prospérité.

Ils ont rendu en affection ce qu'ils ont reçu en protection et jamais ils n'ont douté de la puissance et de la générosité de la France. Soit au cours de la grande guerre, soit pendant les conflits coloniaux, ils sont restés d'esprit et de cœur à côté des Français.

Et, tout récemment, quand on a cru entendre des menaces là où il n'y avait qu'une volée oratoire, ils se sont serrés plus fort encore contre nous; et quand il s'est agi d'affirmer leur foi dans l'avenir de la France ils ont généreusement donné pour le relèvement du franc, sachant pertinemment que ce n'était pas l'importance de leurs souscriptions qui pouvait redresser la situation, mais qu'elles étaient un symbole moral de solidarité, de confiance et d'espérance.

VII. — AUTOUR DE L'ILE

L'île était jadis entourée de fortins ou de postes d'observation; elle a de nos jours une couronne de marabouts, ou d'abris qui sont des points de concentration pour les patrons des flottilles de pêche.

Les flots, sur les rives de la mer de Bou Grara, viennent généralement mourir en silence, mais quand, par la fosse d'Adjim la colère de la Méditerranée s'avance, les vagues de fond remuent les entrailles sous-marines et rejettent des débris du passé phénicien ou romain, parfois quelque vase de bronze finement travaillé, parfois aussi des amas de coquillage, notamment des murex comparables à ceux que l'on trouve sur les côtes de Sidon et qui témoignent de l'importance qu'avait l'industrie de la pourpre dans les colonies phéniciennes de l'Afrique.

A El Kantara, le village indigène est groupé autour d'une place dont les arcades offrent l'aspect du plus déplorable délabrement; il est exclusivement composé de pêcheurs et de bateliers.

C'est près de ce petit port de pêche que se trouve l'emplacement où s'élevait Meninx la fortunée. Dans les environs immédiats on peut visiter une ancienne crypte chrétienne, encadrée de tombeaux vides de tout mobilier funéraire; tout près de cette crypte on remarque l'entrée d'une chapelle du même genre et de la même époque, non encore déblayée.

Par la piste de Guallala (l'ancienne Haribus) on se rend à Adjim, le principal port de pêche de l'île, qui n'abrite pas moins de 500 bateaux et qui possède une richesse encore



ADJIM. — La sortie du Port

(Cliche Pavia Frères)

inexploitée: l'huitre perlière qu'à titre expérimental un savant cultive au Bordj Djillidj, dans des bouteilles dont on renouvelle l'eau tous les jours.

Suivant la saison, les gens d'Adjim s'adonnent à la pêche aux éponges ou à la pêche aux poissons; ce sont des plongeurs

réputés qui donnent volontiers aux touristes le spectacle de leur adresse, lors de la saison des mérours. A l'imitation de l'autruche, quand le mérour se sent pourchassé— on lui donne l'alerte en frappant vigoureusement sur le flanc du bateau— il fuit au fond de la mer et enfonce sa tête sous quelque obstacle qu'il trouve. A l'aide d'un miroir— large lentille grossissante enchassée dans un morceau de tuyau en fer, avec laquelle le pêcheur suit les évolutions de la proie qu'il convoite — la position du mérour est repérée. Armé d'un solide hameçon qu'il tient de la main droite et tenant dans la senestre une grosse pierre qui accélère la rapidité de la plongée, le pêcheur pique de la tête dans les flots, enfonce l'hameçon dans le corps du mérour, remonte à la surface et n'a plus qu'à hisser sa victime.

Les maisons d'Adjim ont des portes si basses qu'il faut se baisser pour entrer dans l'unique pièce qui généralement les compose. Les habitants sont hospitaliers; quoique d'aspect minable, leurs demeures recouvrent parfois des tapis de prière d'une valeur inestimable. On l'a bien vu en 1922, lors de la visite du Président de la République; ils avaient alors placé de bout en bout sur toute la traversée du village, des tapis de toutes provenances qui donnèrent au cortège présidentiel l'impression que les autos roulaient dans un salon en plein air.

Voici le Bordj Djillidj, avec son phare, et, un peu plus loin, dans la direction de la capitale administrative, le terrain d'aviation.

Houmt-Souk est le grand port, que d'importants travaux vont améliorer.

D'Houmt-Souk à Rass Rmel la mer offre aux femmes indigènes une vaste cuvette peu profonde, propice au lavage de la laine qui a fait naître une industrie parasitaire: celle de glaucuses d'un nouveau genre, femmes pauvres qui s'en vont, sur le rivage, de pierre en pierre, de touffe d'herbe en touffe d'herbe, ramasser le moindre débris d'une toison.

Au Rass Taguermess un phare majestueux, le plus haut de l'Afrique du Nord, ayant 54 mètres d'altitude au plan focal, veille sur les navigateurs et balance son sommet inégalement moins sous le souffle du vent que sur le rythme des oscillations de la terre.

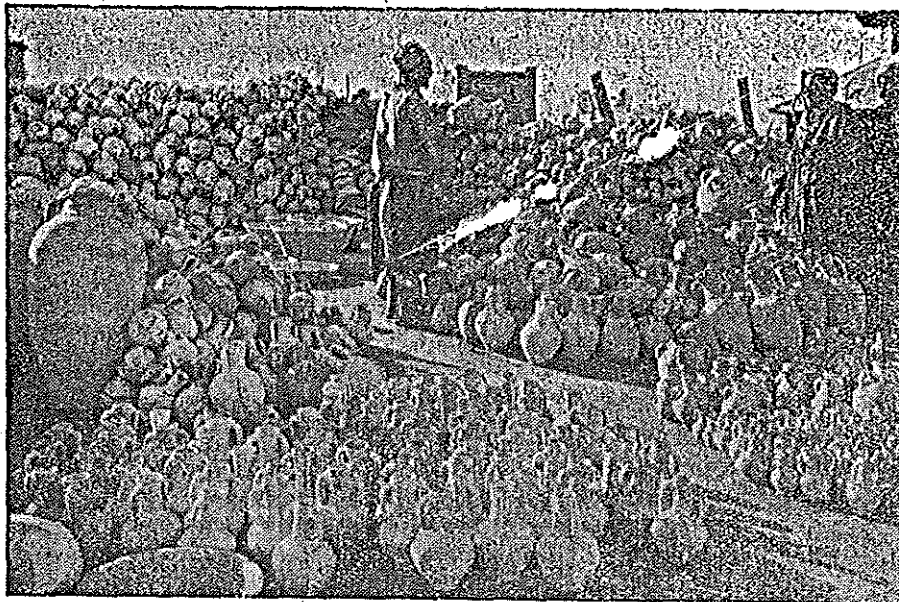
A Aghir de hauts fonds sont à proximité du bord, ce qui

avait donné à un ancien Résident général, M. Alapetite, l'idée d'y faire creuser un port. Ce projet a été abandonné depuis; sa réalisation aurait surtout consacré la ruine du port d'Houmt-Souk.

VIII. — DANS L'INTERIEUR DE L'ILE

Guellala est le pays des potiers, Cedouikech le pays des huileries souterraines.

Guellala produit en quantités considérables amphores, vases, plats, gâgoulettes dont certaines sont accompagnées d'un pied-récipient qui recueille l'eau du suintement. Quelques-unes de ces poteries offrent parfois un réel intérêt artistique; l'artisan qui les fabrique en actionnant du pied



GUELLALA. — Poteries avant la cuisson (Cléihé Pavia Prêtres)

un tour gauchissant est habile à transformer la masse de terre humide, à laquelle il imprime parfois des courbes si gracieuses, des gorges si pures, que l'on croit voir quelque imitation des poteries d'art de la Grèce ou de l'Égypte. Guellala compte 150 ateliers et 213 fours.

Non loin de Cédouikech sont les ruines de Dar-El-Roula, la maison de la magicienne. Cette magicienne était une femme habile, experte en l'art de composer des philtres; elle était sensible aux moindres phénomènes atmosphériques et pouvait prédire avec certitude, chaque jour, le temps qu'il ferait le lendemain; elle savait lire, dans les astres, la destinée réservée aux personnes qui l'interrogeaient.

Nous voici à Mahboubine trois fois célèbre: par la qualité de ses eaux qui permet aux jardins de connaître une fertilité rare qui n'est égalée que dans le village voisin, Midoun; par la beauté de sa mosquée, fondée par Ali Kteb et construite d'après des plans rappelant ceux de Sainte Sophie de Constantinople; par son cheik, aujourd'hui cheik honoraire, Si Hadj Rehouna Najar, homme intelligent, actif, avenant et jovial qui s'adonne avec passion à la culture et à l'entretien de son magnifique verger où croissent les citricotiers aux fruits les plus savoureux. Il a choisi déjà sa demeure dernière: deux tombeaux ont été creusés dans le mur qui borde le puits, source de la prospérité de son jardin, il reposera dans l'un d'eux, aux côtés de sa femme. Lors, quand ils iront puiser le précieux liquide ou contempler l'image du ciel dans le vaste réservoir, ses enfants penseront à celui qui eut le génie de l'hydraulique, qui fit serpenter à travers les allées sinueuses l'eau douce et abondante, qui donna le spectacle à ses contemporains d'une vie laborieuse et probe.

A Midoun, pareille richesse de végétation. C'est une suite de jardins enchanteurs dont l'aspect riant justifie la remarque faite par M. Antinori qui, en 1875, écrivait que Djerba était « une véritable Ile d'Armide, aux habitants polis et laborieux. » Le village est groupé autour du bâtiment des P.T.T., et l'étranger ne peut qu'être surpris de l'importance des transactions qui s'y opèrent. Ce qui est de nature à frapper fortement l'esprit c'est de trouver, dans cette modeste bourgade, un magasin digne de rivaliser avec ceux de Tunis les mieux fournis en pièces mécaniques ou de rechange pour autos, cycles, machines diverses, et en quincaillerie. J'en ai manifesté mon étonnement et me suis attiré cette réponse, de la part d'un jeune Indigène :

« Nous sommes contents, mon frère et moi, que vous vous intéressiez à notre maison. Voyez cet immeuble en construc-

tion, en face; dans quelques semaines notre magasin y sera transféré et notre local actuel sera transformé en atelier de menuiserie; nous allons installer une scierie mécanique et fabriquerons les meubles arabes en série. Nous sommes des élèves de l'Ecole Professionnelle de Tunis et nous voulons faire honneur à nos maîtres ainsi qu'à la France qui nous les a donnés. »

On conçoit combien douce fut l'émotion ressentie en écoutant la déclaration de Si Othman ben Omran au nom de son frère Ali et au sien.

Midoun synthétise, aux yeux des Tunisois, l'épicier djerbien; cependant Midoun n'est point seul à exporter d'intelligents commerçants mais il y'a une sorte de rythme dans les départs et de particularisme dans les destinations.

A tour de rôle, dans une famille, l'un des membres va exploiter un fonds d'épicerie au loin, mais il ne reste absent que pendant un ou deux ans, après quoi il revient au pays natal et est remplacé à la tête de sa boutique par son frère ou son cousin.

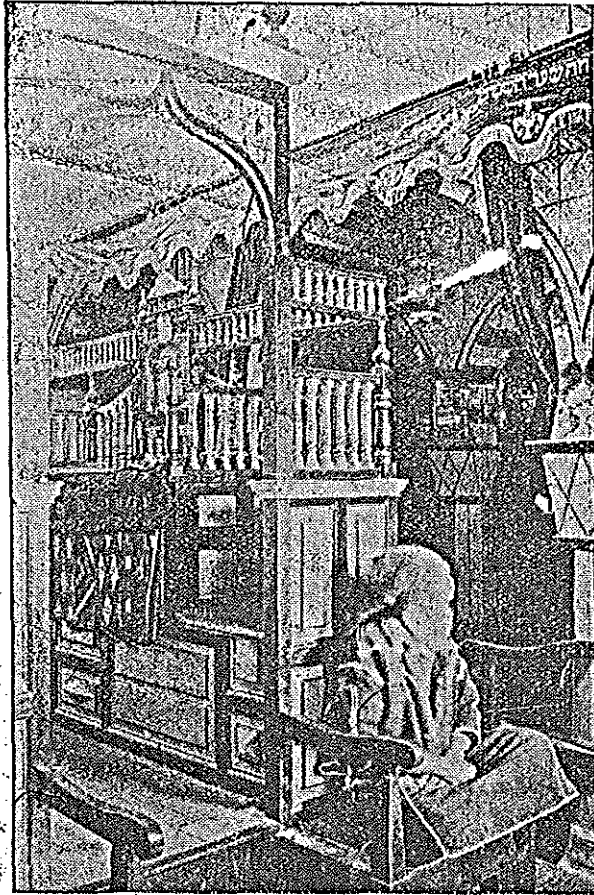
Les pays d'Ez-Zefra, d'Affar et d'Arkou, région de Midoun, sont les fournisseurs ordinaires d'épiciers pour Tunis, Maktar, Teboursouk, Ain-Draham, Ghardimaou, Gromballa et le Cap Bon. Les gens de Mahboubine et des Beni Maâguel se dirigent plutôt vers Constantinople, Alexandrie et Benghazi reçoivent surtout des indigènes d'Oualég, pays renommé aussi par la qualité de ses eaux. De la côte Ouest on émigre principalement vers Béja, Mateur ou le Kef, où l'on trouve encore nombre d'originaires des Beni Diss et d'Ouéd Zebib.

IX. — A LA GHRIBA

J'ai vu la Ghriba pour la première fois lors du voyage du Président de la République, dans toute la pompe d'une cérémonie dont une exécution bizarre de la « Marseillaise » devait marquer le commencement et la fin. Ce n'était pas la vraie Ghriba; elle était envahie par trop de personnages officiels qui, pressés par les rigueurs du Protocole, voulaient tout voir et tout entendre en quelques minutes : ce fut bazar et cacophonie.

En 1923 j'ai pu l'admirer plus à mon aise et, en mai 1926, j'ai pénétré dans son intimité même. Il ne faut ni témoins ni

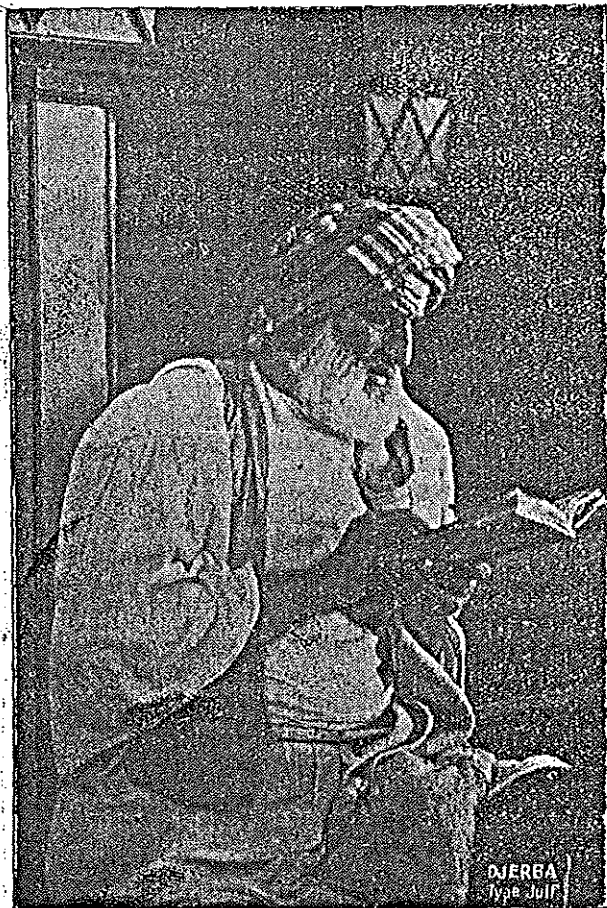
tumulte quand on veut comprendre l'âme des choses; c'est le tête à tête qui crée la confiance et la sympathie.



HARA SRIRA. — La bema de la Ghriba

J'ai donc revu ces Rabbins à l'allure extatique, qui ont gardé les dehors popularisés par les gravures qui illustrent les vieilles Bibles. Assis ou étendus sur des bancs inconfortables ils lisent durant tout le jour, sans se laisser distraire par les allées et venues des visiteurs. Rien ne trouble leur sérénité; du reste le silence profond qui règne dans ce sanctuaire invite les profanes à y marcher avec respect. Et sur

cette scène antique une lumière atténuée met sur toute chose et sur les êtres ses demi-teintes mystiques. Il semble que tout soit dédié à la mort, en ce lieu, ou que tout convie à y songer.



HARA SRIRA. — Un rabbin de la Ghriba (Cliché Paris-Frères).

Cependant, sur la béma tombent des rayons solaires qui ont emprunté aux vitraux supérieurs les coloris les plus variés; quand on sort des sombres tébas les rouleaux de la Loi enfermés dans des prisons d'argent filigrané et qu'on les

place là où le schelliah cibbour en devra faire la lecture, il y a parmi les Juifs présents comme un frémissement : c'est qu'il s'agit de parchemins millénaires, enrichis de couvertures précieuses, et accompagnés de liseurs de prix, aux pointes d'argent, d'or ou de diamant.

Le trente-troisième jour qui suit la Pâque juive, c'est vers la Hara Srira un long cortège de pèlerins venus de tous les lieux du monde où vivent des Hébreux. Ils ont appris la leçon de l'exode et apportent « de l'or, de l'argent, de l'airain, de l'hyacinthe, du cramoisi, du fin lin; de l'huile pour le luminaire, des odeurs aromatiques pour l'huile de l'onction et des drogues pour le parfum; des pièces d'onyx ou de remplacements pour l'éphod ou pour le pectoral. »

Les pèlerins peuvent loger et se nourrir dans le vaste caravansérail construit en face de la synagogue, très propre et bien aménagé. Il y a peu d'années c'était un réduit sombre et chancelant; la prophétie d'Isaïe s'est réalisée : « Les briques sont tombées mais nous bâtissons avec des pierres de faille; les figuiers sauvages ont été coupés, mais nous les changerons en cèdres. »

Les Juifs cultivés assurent que c'est dès le temps de la captivité de Babylone que leurs ancêtres sont venus s'établir dans l'île des Lotophages apportant avec eux une table et la Loi; d'autres ont la conviction que la Ghriba fut bâtie sur un ordre de Jehovah transmis au peuple d'Israël par la chute d'une pierre sacrée; les plus sages confessent qu'il est bien difficile de séparer la légende de l'histoire, aussi ne se prononcent-ils pas sur la vie de pureté constante que mena dans le pays une jeune fille étrangère à l'île et à la loi mosaïque et dont le nom fut donné, comme un hommage, à la synagogue qu'elle avait vu construire : la Ghriba, l'étrangère.

L'étrangère a été ensevelie dans l'un des angles extérieurs de la Ghriba; elle a emporté dans la tombe son secret violé.

X. — A PROPOS D'UN JOYAU PERDU

La vie des Juifs, à la Hara Srira, ne fut pas toujours exempté de soucis ni de périls. La tradition veut qu'ils aient été expulsés de leurs installations premières et l'on rattache à cet événement une histoire de joyau perdu et retrouvé dans laquelle il n'est pas aisé de séparer la vérité de la fantaisie.

Un gouverneur musulman, El Mekkès, s'avisa quelque

Jour que le lieu où les Juifs avaient construit leur ghetto était pourvu d'eau douce, tandis que le sous-sol du village musulman voisin ne fournissait que de l'eau saumâtre. Vou-
lant être agréable à ses coreligionnaires il ordonna une per-
mutation générale des habitants des deux quartiers. Les
Juifs protestèrent contre leur éviction et en appelèrent au
Bey, lequel obéissant une fois de plus au sentiment de jus-
tice qui inspirait ses actes, refusa de confirmer la sentence
brutale d'El Mekkès.

A quelque temps de là, le Bey perd une bague de prix à
laquelle il tenait beaucoup. Désolation générale à la Cour,
vaines recherches, désespoir du souverain. Mais de Djerba
arrive une nouvelle sensationnelle : un Djerbien jouit du
privilege étonnant de retrouver tous les objets perdus.

Le devin est mandé au Palais où il apprend ce qu'on
attend de lui. Il se fait narer les circonstances qui ont pré-
cédé, accompagné et suivi la perte du joyau puis il demande
un délai de cinq jours pour obtenir la restitution de l'objet
volé ou sa découverte s'il a réellement été perdu. Il demande
au Bey qu'en échange il lui accorde la faveur qu'il sollicitera

— Fut-ce la main d'une princesse, quoi que tu exiges, tu
l'obtiendras, répondit le Souverain.

Dès le lendemain, Ali le devin se rend chez le Premier Mi-
nistre, il l'invite à lui restituer l'anneau enrichi de pierreries
que par mégarde il a emporté. Protestations indignées du
Ministre qui menace Ali des pires traitements pour avoir osé
suspecter son honorabilité.

Ali revient le jour suivant et reçoit le même accueil.

Le surlendemain, nouvelle visite et nouvelles insistances,
se heurtant à de nouvelles dénégations et à de nouvelles me-
naces.

— Bien, dit Ali, Allah m'est témoin que je voulais épargner
ta tête, mais il ne me reste plus qu'à recommander au Pacha
de préparer un fil de soie et de faire graisser les gonds de la
porte de cuivre », ce qui revenait à dire que les préparatifs
de la strangulation allaient commencer. La perspective était
trop claire et trop effroyable : le Premier Ministre dit à Ali
qu'il connaissait le voleur mais que par bonté il n'avait pas
voulu le dénoncer; il promet de restituer l'anneau dans la
soirée même.

— Non ! tout de suite, insiste le perspicace Ali... et le Premier Ministre s'exécute.

Le cinquième jour Ali retourne au Palais et demande qu'un repas d'apparat soit servi. Quand tous les convives sont réunis, il procède au rassemblement des assiettes, qu'il brise l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que trois qu'il écarte précautionneusement et les mille feux du joyau retrouvé entre ces trois assiettes illuminent de bonheur les yeux et le cœur du souverain.

Le quart d'heure de Rabelais sonne pour le Bey, auquel Ali rappelle sa promesse. Ali ne rêve ni d'argent ni de mariage princier; c'est un sage qui ne veut pas exciter l'envie; il préfère être utile à ses frères et exprime le vœu que les Musulmans soient installés aux lieu et place des Juifs dans la région de l'eau douce, ce qui jette le Bey dans une grande confusion, mais une inspiration heureuse va le tirer d'embarras :

— Je sais que les Musulmans imprévoyants ont emprunté de fortes sommes aux Juifs de la Ghriba et que ceux-ci sont fondés à les réclamer. Que les Juifs cèdent donc de bon gré la place aux Musulmans et je leur rembourserai aussitôt tout ce qui leur est dû. »

Que pouvaient faire les Juifs de la Ghriba, en présence d'une telle sentence ? S'incliner pour ne pas encourir des rigueurs cruelles telles celles qu'ils ont si souvent subies. Ils furent du reste intégralement payés de ce qui leur était dû, mais à la faveur d'une levée extraordinaire d'impôts, moyen commode à la disposition du pouvoir absolu... parfois aussi des régimes de liberté !

Et, depuis ce jour, les alentours immédiats de la Ghriba sont occupés par les Musulmans de Beni Dighat tandis que les Israélites sont installés à la Hara Srira à une distance éloignée.

XI. — A HOUMT SOUK

D'El May à Houmt Souk on suit une route le long de laquelle oliviers et palmiers forment la haie : oliviers aux silhouettes presque humaines qui semblent frémir de douleur, palmiers majestueux et flexibles dont le panaché de feuilles s'incline avec grâce vers la terre.

Subitement la ville apparaît et déroule le panorama de ses coupes, de ses minarets couronnés de poivrières massives

ou de lanternes ajourées, de ses maisons des tisserands aux toits ondulés, de ses squares verdoyants, du ruisseau serpentant qui court porter la fraîcheur et la fécondité du puits artésien aux jardins et à l'allée bordée de bambous qui conduit au port.

La place du Marché est extrêmement animée et les transactions qui s'y opèrent sont abondantes; les souks sont une ruche active et, le jour de la semaine où l'on y vend des couvertures à la criée il est presque impossible d'y pénétrer.

Partout de vastes fondouks, habités aujourd'hui en grande partie par la population maltaise.

En plein centre de la ville, un large écriteau : « avenue Président Millerand » rappelle des journées fastueuses dont



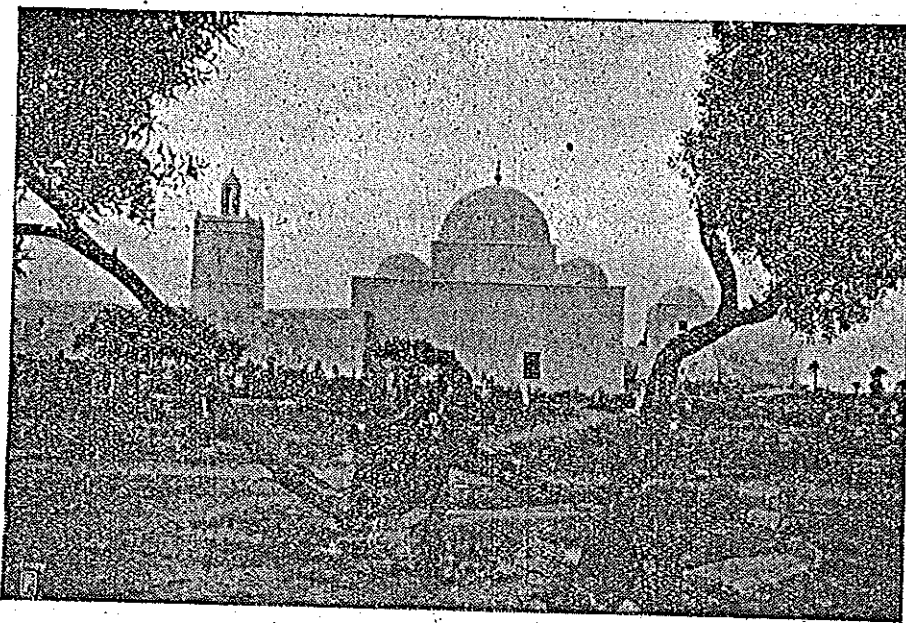
HOURT SOUK. — Vue générale

l'ancien Président de la République a pu dire qu'elles avaient été le clou de son voyage en Tunisie. Une autre inscription attire le regard : elle indique le siège de l'œuvre fondée par Mme Lucien Saint, synthétisant non plus le passé et un brillant cortège, mais le présent où l'enfant est disputé à la

maladie et où la plus délicate des fées est installée à son chevet : l'espérance.

Voici le Contrôle civil, qui se dresse sur un point dominant, d'où la vue est magnifique, et dont l'heureuse fortune a voulu qu'il fût habité par un administrateur de qualité, aussi bienveillant que prévoyant.

De ci, de là, des chantiers où l'animation est extrême. Une Municipalité sagement inspirée et dirigée fait construire une vaste citerne de la capacité de 200 mètres cubes dont l'achèvement portera à 4.000 mètres cubes la provision d'eau de la commune; fait remplacer les conduites d'adduction du puits artésien, les anciennes étant d'un diamètre trop faible, détériorées par la rouille ou obstruées par des dépôts terreux;



HUMEIR SOUK. — Mosquée des Etrangers. (Cliché Paria Frères)

fait procéder à la création de deux nouveaux squares, l'un au bord de la mer; l'autre au cœur de la ville; fait aménager une plage et exécuter des travaux de voirie importants: alignement et élargissement de certaines rues et places par l'achat et la démolition d'immeubles en saillie, place Dragut,

avenue Millerand, place de la Gendarmerie, empiérement partiel de la route d'Houmt-Souk à Bou Mellel; agrandissement de la place du Marché par l'acquisition de deux fondouks en ruine; plantation de nombreux arbres.

D'autre part, l'Hôtel des Postes est en voie d'édification.

Toutes les maisons respirent la propreté et l'aisance — la mendicité est inconnue à Djerba — et les mosquées se distinguent par la diversité de leur architecture.

La mosquée turque, ainsi appelée parce qu'elle a été construite à l'époque de Dragut par les soins du Ghazi Moustapha, est devenue la Grande Mosquée dont le Cadi de l'île est l'imam; elle ne compte pas moins de dix-huit coupoles; une oukala l'avoisine dont les locaux sont occupés par des Maltais.

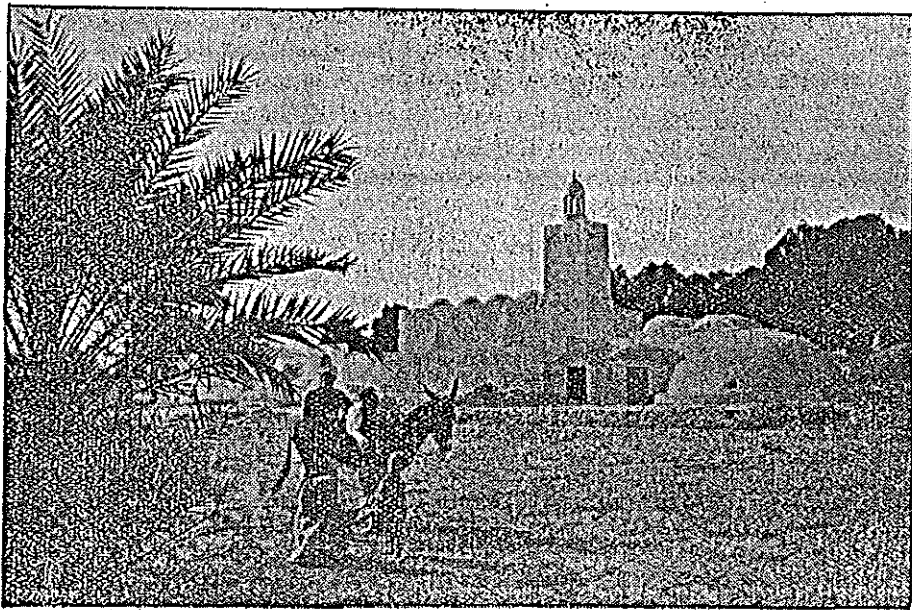
La Zaouïa de Sidi Brahim Djemmi a été construite en 1716 par Mourad Bey. Sidi Brahim, natif de Djemma, près de Kebili, avait fait ses études au Caire. Quand il quitta l'Égypte pour rentrer en Tunisie, une tempête fit chavirer l'embarcation à bord de laquelle il avait pris passage, et tous ses livres furent engloutis par les flots déchainés; c'est à grand peine que le jeune savant put échapper au naufrage et, désespérée, la barque qui le transportait vint s'échouer à Djerba. Le miracle de Djerba s'accomplit aussitôt : le naufragé fut séduit par les enchantements de l'île et, s'il se rendit de nouveau au Caire ce fut pour y reconstituer sa bibliothèque et revenir bientôt à Djerba afin d'y enseigner les lettres et les sciences; sa réputation était telle que de Tunis lui venaient des élèves, tel le cheikh El Gharyani qui devait devenir un savant renommé et contribuer au relèvement du niveau intellectuel, à la Grande Mosquée, alors en pleine décadence.

Entre tant d'autres Zaouïas on remarque celle de Sidi Abdelkader construite en 1838 par Cheikh Sidi Sallem Challaki, grand-père de Si Challaki, le notaire respecté, à l'époque où le général Osman était commandant d'armes de la garnison de Djerba; la cour de cette Zaouïa offre un poétique coup d'œil, avec ses murs recouverts de faïences aux vibrants coloris.

La plus ancienne mosquée est la Djemaâ Gourba; elle date du XV^e siècle et se nommait, à l'origine, Djemaâ Barrazin; elle est devenue la Djemaâ Gourba, c'est-à-dire la mosquée des étrangers au pays parce qu'à leur passage à Djerba elle

leur sert d'abri grâce à de nombreuses petites chambres disposées de la façon habituelle aux Medersas, et prenant jour sur une seconde cour.

Quelques mots sur la Djamaâ Echeboud, ou mosquée du Notaire, bien qu'elle soit très en dehors du périmètre communal. C'est là que se réunissent les délégués de chaque Cheikhat, assistés de notaires, pour examiner les questions intéressant les diverses régions de l'île, du point de vue musulman. Chaque fois qu'un nouveau cadî est installé à Djerba, les habitants d'Echeboud entendent avoir une opinion ferme, qui leur soit propre, sur sa compétence; ils créent alors de toutes pièces un différend compliqué — et l'ingéniosité orientale est experte en l'art d'embrouiller les écheveaux



DJERBA. — Mosquée Djemaa Cheikh (Mohabite) (Cliché Pavit Frères)

les mieux dévidés — et le portent devant ce magistrat religieux qui, selon l'aisance ou l'embarras, la science ou la naïveté avec quoi il se tire de l'épreuve, voit sa réputation faite ou irrémédiablement compromise.

XII. — L'INSTRUCTION PUBLIQUE

La Direction Générale de l'Instruction publique fait construire, à Houmt-Souk, un groupe scolaire à dix classes dont le coût est évalué à 850.000 francs; à ces dix classes s'ajouteront des ateliers de tissage et de teinture, dans les locaux actuels de l'Ecole franco-musulmane.

L'Ecole des Filles musulmanes est installée dans une maison délabrée mais, l'an prochain, elle sera transférée dans un immeuble neuf, que construiront en plein cœur de la Médina, sur les plans de l'Administration, des ouvriers indigènes.

On voit quel effort tient à réaliser le Gouvernement du Protectorat dans cette Ile prospère qui de tout temps a fourni à la Tunisie des contingents de lettrés. Aussi bien la fréquentation scolaire y est-elle assidue dans les douze écoles publiques actuelles (il n'y en avait que cinq en 1919); l'effectif a atteint, en 1926, le chiffre de 1340; il a doublé en cinq années. Il est de 482 à Houmt-Souk (82 Européennes, 80 Musulmanes, 320 garçons); de 120 à El May, de 115 à Mahboubine, de 157 à Midoun, de 53 à Cedouikech, de 45 à Guallala, de 63 à Oued Sbib, de 182 à Adjim, de 80 à Cédriane et de 45 à Hara Srira.

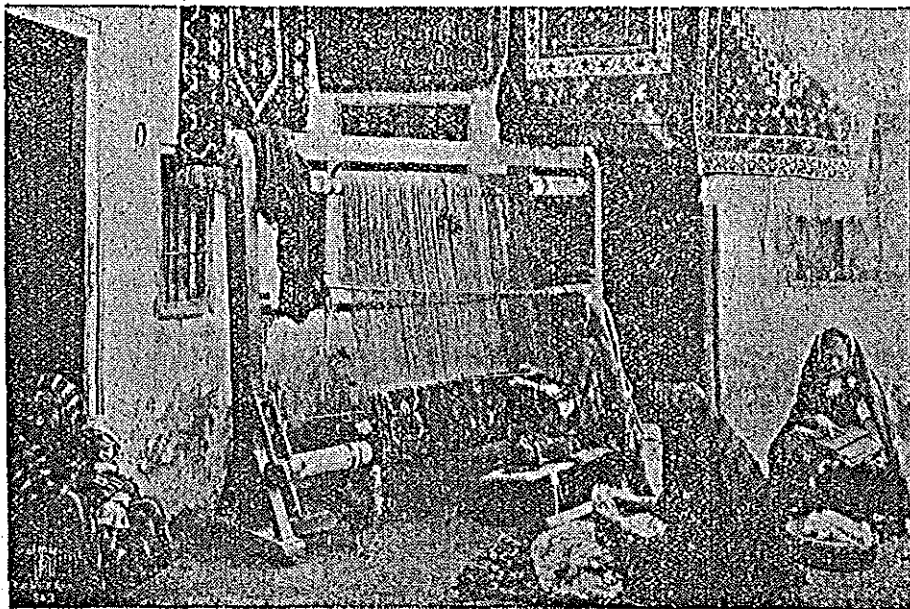
Les Djerbiens fréquentent volontiers les écoles publiques; elles ont, d'ailleurs, été toutes créées à la suite de pétitions faites par eux. Par contre, les Israélites sont généralement hostiles à notre enseignement; l'école de la Hara Srira végète; alors qu'elle devrait compter 200 élèves elle n'en groupe que 45. C'est que les rabbins de la Ghriba vivent et se complaisent dans une atmosphère archaïque; ils sont en marge du mouvement des idées et des devoirs sociaux; ils croient de bonne foi qu'il suffit d'être pieux et charitable pour avoir accompli sa mission, ils ignorent tout des lois économiques modernes; ils font fi de la science et sont figés dans le domaine de la conscience; ils sont pour la béatitude contre l'action, pour le passé contre l'avenir. Vieillards infiniment respectables ils sont les ennemis de l'enfance en croyant être ses tuteurs avertis.

La situation est pire encore à la Hara Kebira où les Israélites ont été à peu près unanimes à s'opposer à l'ouverture d'une école.

En revanche, que de satisfactions n'avons-nous pas avec l'élément musulman, et quel bel exemple, entre autres, don-

ne l'école de filles musulmanes dirigée par Mme Ratel ! Un enseignement alternatif y est donné, c'est-à-dire que, chaque jour, trois heures sont consacrées à l'enseignement général, trois heures à l'enseignement professionnel. Tous les travaux sont essentiellement pratiques : couture, repassage, etc... ; mais M^{me}. Ratel s'est attachée surtout au développement de l'apprentissage technique de travaux de femme monnayés facilement : tapis, dentelle, chebka, etc... ; elle s'efforce de donner à la jeune musulmane le moyen de gagner quelque argent et de contribuer ainsi à l'augmentation du bien-être familial.

Nombre de notables envoient leurs enfants à cette école et disent avec orgueil : « Ma fille sait faire des tapis ! » si-



Houmt Souk. — Ecole de Filles musulmanes

(Cliché Paris Frères)

gne d'une éducation soignée; aussi le jour n'est-il pas éloigné où M^{me}. et M. Ratel verront la réalisation de leur plus chère espérance : la création, à Djerba, d'une industrie des tapis, comme à Kairouan; de la dentelle, comme à Nabeul;

de la chebka, comme à Bizerte. Il nous a été donné d'admirer les résultats déjà obtenus; ils sont pleinement édifiants et nous n'exagérons pas en disant que nous n'avons vu nulle part des tapis plus heureux, harmonie meilleure des teintes, exécution plus parfaite que dans les tapis de haute laine fabriqués par un essaim de jeunes Musulmanes heureuses de se sentir des âmes d'artistes.

Quelle satisfaction n'éprouveront-ils pas, les dévoués directeur et directrice, quand, au terme de leur carrière, ils considéreront le chemin parcouru par l'idée de l'école, l'élévation du niveau intellectuel, moral et professionnel auquel auront atteint leurs anciens et anciennes élèves, l'état florissant de l'industrie qu'ils auront implantée dans le pays et le bonheur qui aura pénétré dans le sein des familles avec l'amour du travail agréable et fructueux.

Ils sont déjà payés de leurs peines par l'affection que leur témoignent leurs élèves. N'avons-nous pas assisté à cette délicieuse scène intime : la fille du Caïd et la sœur du Caïd se blottissant contre M^{me} Ratel, à la fin de la journée scolaire et lui disant, câlines : « Laisse-nous encore auprès de toi, pour quelques instants, une petite heure ».

Voilà les pures semences d'harmonie franco-tunisienne répandues à pleines mains et recueillies à chauds cœurs, à l'école !

XIII. — L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

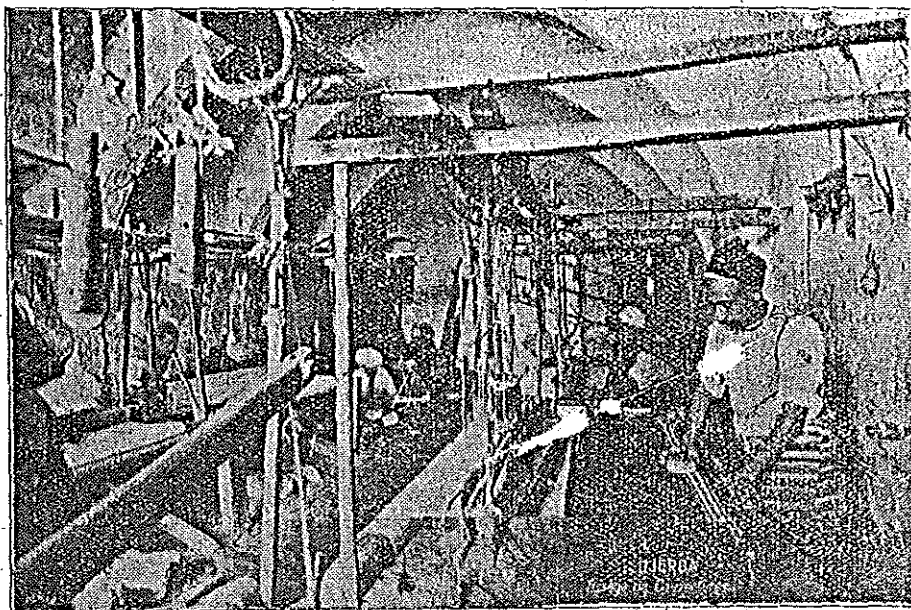
Quand sera construit le chenal qui facilitera l'accès du port d'Houmt Souk aux navires de tonnage moyen, une ère nouvelle d'activité s'ouvrira pour la capitale de l'île, dont la prospérité est grande déjà; qu'on en juge par ces quelques chiffres :

En 1925, le port d'Houmt a exporté 12.047 kilos d'éponges pour une valeur de 887.550 francs, et 16.805 kilos de tissus pour une valeur de 507.620 francs. Les résultats des premiers mois de 1926 sont plus favorables encore puisque, rien que pour le premier trimestre, on a enregistré aux sorties 6.556 kilos d'éponges valant 640.345 francs et 6.616 kilos de tissus valant 226.880 francs.

Les artisans d'Houmt-Souk sont spécialisés par quartier.

Dans le quartier de Bou Mellal, c'est-à-dire dans la partie ouest d'Houmt-Souk on fabrique des ceintures et des tissus en blanc.

A Taourit, à l'est, sont agglomérés les tisserands. Nous entrons chez Si Salah ben Salah et admirons l'activité des ouvriers qu'il emploie et qui, avec des métiers dont on ne peut évidemment pas dire qu'ils sont le dernier cri du progrès, fabriquent sans discontinuer les couvertures de laine blanche aux raies de soie chatoyante qui sont l'orgueil de Djerba. Parmi les ouvriers est un ancien combattant de la Grande Guerre qui s'empresse à prendre un temps de repos pour nous narrer les divers combats auxquels il a participé, pour nous montrer ses blessures et pour nous dire de quels soins affectueux il a été entouré à l'hôpital de Lyon, si Salah nous fait alors finement observer : « Il travaille bien, il parle encore mieux ».



HOUT SOU. — Atelier de tissage

(Cliché PAYA FÉRA)

Il n'y a pas moins de 400 ateliers de tisserands. Une coopérative a été créée en 1914 dont l'objet est de consentir, à l'aide de fonds avancés par la Société Indigène de Prévoyance, des prêts sur nantissements aux tisserands coopéra-

teurs; en 1920, cet organisme a fait place à un nouveau groupement inspiré des Coopératives indigènes du Tissage créées dans les Caidats du Djerid et des Fraichiches, dont l'objet principal est de permettre à leurs adhérents d'acheter en gros la matière première nécessaire au tissage, à l'aide de fonds avancés par la Société Indigène de Prévoyance, et d'obtenir un crédit d'un an pour rembourser ces avances; en 1921 la Coopérative de Djerba a inauguré son action en achetant pour 100.000 francs de laines ca saint, surtout dans la région de Kairouan.

Une Coopérative de crédit mutuel groupe aussi les Poliers de Guellala et de Cedoukiech. Il n'est pas jusqu'aux bateliers et aux pêcheurs qui n'aient été incités, par une Administration tutélaire et prévoyante, à débattre et protéger en commun leurs intérêts.

L'île renferme plus de 1.300.000 palmiers, 500.000 oliviers, 150.000 arbres fruitiers, 500.000 pieds de vigne. La fabrication de l'huile y a pris une extension considérable et ses produits, obtenus depuis peu par les procédés les plus modernes introduits par un Français entreprenant, sont de toute première qualité.

La pêche constitue aussi une ressource précieuse pour les habitants. L'étendue des côtes atteignant 160 kilomètres, en comprend qu'il y ait tant de petits ports, en dehors d'Houmt Souk, d'Adjim, d'El Kantara et d'Aghir. Les variétés de poisson les plus estimées abondent dans les parages de l'île: dorades, rougets, lous, merous, etc...

Les Indigènes sont nombreux aussi qui se livrent, en janvier et de juin à septembre, à la pêche aux éponges noires qu'ils vendent soit à Houmt Souk ou à Adjim, soit à Sfax.

Au retour de Taourit, par la plage où il serait aisé de construire une belle avenue en corniche qui deviendrait aussitôt le but principal des promenades quotidiennes, nous rencontrons trois Indigènes de haute taille dont on dirait que M^{lle}. Hautot s'est inspirée quand elle a modelé ses « Trois chanteurs arabes »; ils prodiguent au Cadi les marques de sympathie les plus respectueuses. Ce sont des chanteurs de Médenine. — ville où Si Habib a débuté dans les fonctions de Cadi — ; ils sont venus à Djerba pour donner un concert, à l'occasion d'un mariage.

— Famille riche, puisqu'elle fait venir d'aussi loin des

artistes réputés ? Elle aura à vous rembourser vos frais de déplacement en plus de votre cachet.

— Non ! pas famille riche ; mais est-il besoin qu'elle soit riche ? Elle prépare de la joie pour ses invités, c'est à ces derniers à récompenser les chanteurs par leurs dons : la famille n'aura rien à payer.

XIV. — LA MAISON DU CADI

Une amitié ancienne déjà me lie au cadi. Si Habib ben Moktar El Cahdi descendant d'une vieille famille noble de Gabès installée depuis plusieurs siècles à Djerba. L'arrière grand-père était un savant, le grand-père un homme unanimement respecté, mort centenaire il y a deux ans ; le père est un notaire estimé, d'une activité dévorante, au regard franc ; la famille jouit de la considération générale que méritent à un non moindre degré Si Habib, le cadi, et son frère, Si Mohammed membre de l'enseignement, d'une intelligence vive et d'une éducation raffinée.

Depuis ma dernière visite — en mai 1923 — Si Habib a modifié les aires de sa maison à laquelle un pavillon a été adjoint ; les limites du jardin ont été reculées. Il m'explique : « Notre amitié ne fait que grandir, il faut plus d'espace pour la contenir. »

C'est toujours, du reste, le même accueil charmant et empressé et je retrouve, taches de verdure sur le sable impalpable, les pousses timides de quelques géraniums-rosa, les feuilles lancéolées des œillets, les griffes de sorcière qui, pieuvres végétales, jettent leurs tentacules à l'assaut des tabias, les vigoureux cactus qui ferment les limites de la propriété.

L'œil peut plonger plus loin, par dessus le mur ou les haies, et apercevoir la théorie des Zaoufas ou des mosquées, des coupoles ou des minarets dont l'ambition n'est point d'escalader le ciel mais de chercher cependant un peu de sérénité, au-dessus des âpres batailles de la vie, pour rappeler aux humains qu'ils est un maître suprême : Mohammed ici, Dieu là-bas, Jehopah, la Raison ou l'Idéal.

A peine le soleil apparaît-il à l'horizon qu'il embrasse, dans une étreinte puissante, le porche aux quatre arcades sévères et gracieuses à la fois de la maison du Cadi dont les colonnes, surmontées de chapiteaux carthaginois, sont enserrées par les souples cordons des jasmins grimpants, audacieux comme la devise de Fouquet. La lumière est si

intense que les palmettes qui décorent la corniche intérieure, bien que revêtues d'un badigeon ocreux, semblent comme argentées; leur ligne d'ombre même est à peine sensible. Sur le linteau de la porte d'entrée le soleil, intercepté en partie par les feuilles grâciles d'une jacinée aux fleurs hermaphrodites, a projeté de tels dessins qu'en caractères arabes ils ont à peu près inscrit : « Ici, pas de soucis ! ». Si Habib ben Moktar el Cadi n'a pas voulu que la prophétie restât fugitive; il l'a fait peindre aussitôt là où l'ombre portée la lui avait fait apparaître, garantie pour les siens et pour lui-même, souhait de bienvenue pour ses hôtes.

Le pinson d'Afrique surveille les allées et venues; son cri est interprété comme précurseur d'heureuses nouvelles; des bruits de tam-tam provenant du centre des Aïssaous lui répondent tandis que les coqs, qui ont perdu la notion de l'heure, chantent comme aux premiers feux du jour, et que quelque mélodie arabe s'échappe des lèvres d'un passant à la marche lente, pleine de noblesse, qui est comme la condamnation de la vie trépidante menée par les occidentaux.

Comme s'il avait épuisé, dans son ardent baiser matinal, toutes ses ressources d'affection le soleil desserre le nœud de ses rayons; il s'éloigne un peu pour contempler le voile de pudeur qu'il a étendu sur le front de la maison; en égoïste il se repaît du spectacle de cette rougeur innocente et, satisfait d'avoir réveillé, ému et charmé; caressé, alanguiné et vivifié, il monte, puis descend à l'horizon; il va disparaître dans une splendeur d'incendie où les langues de feu empruntent leur éclat aux coloris les plus violents et les plus tendres, que la palette la plus riche du peintre le plus habile serait trop pauvre encore pour permettre de les fixer exactement sur la toile.

La ruche familiale se met alors à bourdonner. Tandis que le repas est servi aux hommes et aux invités dans la galerie qu'embaume le parfum des œillots, des lys et des roses, que parent les malvacées arbustives, les géraniums robustes et les pélargoniums veloutés, et qui retentit de la conversation animée qu'engagent le Cadi plein de prévenance et ses hôtes ravis de l'hospitalité cordiale et somptueuse qu'ils reçoivent, on entend, de l'autre côté de la cloison, les éclats de voix des femmes heureuses de savoir l'époux et ses amis satisfaits, babillant en goûtant à leur propre festin; puis, en attendant la visite qu'elles escomptent de la Française

encore attablée, elles se parent magnifiquement, multiplient les apprêts, accumulent les friandises, improvisent un concert et des danses qu'exécuteront une souple négresse et sa fillette.

A chaque fin de journée dans cet asile familial je songe à Jean - Jacques Rousseau qui dit : « Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié », et je sens plus profondément ce que l'avenir donnera aux hommes de félicités, quand ils se seront approchés à ce point de la perfection qu'ils seront les uns pour les autres des amis, et non plus des loups.

XV. — LE FORT ESPAGNOL - L'ALLÉE DES GUERRIERS

Voici le fort qui attestait, il y a cinq siècles, de la puissance espagnole. La mer en a rongé le talutage, la main des hommes a guetté un à un les éboulis pour les affecter à d'autres destinations, les orages ont entamé les créneaux, le chemin de ronde s'est effondré, la tour de guet est détruite, plus de traces des merlons, hourds ou mâchicoulis; les meurtrières semblent des orbites sans prunelle dont les paupières auraient été rongées par le trachome... Le silence de la mort plane sur cette construction massive et la gueule de canon que l'on aperçoit au sommet d'un bastion a posture humiliée plus que menaçante : il ne tonne plus que pendant le mois de Ramadan pour annoncer l'heure du jeûne ou du festin.

A l'intérieur, c'est la désolation, en dépit de tout ce qu'a de prometteur ce texte arabe, gravé sur une plaque de marbre, qui frappe les yeux dès que l'on a franchi la poterne :

« Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux, Louanges et Salut soient sur Notre Seigneur Mohammed.

« Ce Bordj a été restauré, après avoir été démoli, par l'Honorable Notre Seigneur le Sullan victorieux Soliman Khan, par l'intermédiaire du Pacha, le Très Respecté Darghout, par les soins du Caïd vénéré, le Ghazi Moustapha, l'année 968 hégirite. »

Quel spectacle chaotique ! Les casemates sont encombrées de matériaux de construction et c'est à grand peine que l'on peut pénétrer jusqu'au fond du long corridor qui aboutit à un cul-de-sac où l'on prétend qu'a été inhumé le fidèle serviteur du Ghazi Moustapha, un nègre qui ne put survivre à la mort de son maître.

Les cours étagées sont pleines de débris, les citernes presque comblées. De la mosquée qui avait été édifiée du côté de la terre il ne subsiste rien, le minaret s'est écroulé et met la barrière d'un amoncellement de gravats à la pente qui conduisait au chemin de ronde; au lieu où l'imam récitait la prière, un canon git, dernière épave d'un passé belliqueux, comme pour attester que la force et la foi ont ici subi les mêmes atteintes.

Plus de portes ni de fenêtres aux ouvertures des logis et des geôles, à une exception près : on voit encore une porte massive à laquelle est restée accrochée une lourde et longue chaîne.

Dominant la surface éblouissante de blancheur du plan supérieur de la grande citerne, un olivier souffreteux donne seul une sensation de vie dans ce lieu désert; encore monte-t-il la garde à la porte d'un tombeau. Dans une chambre voisine repose le Ghazi Moustapha, dans un cercueil recouvert d'un drap vert, et au-dessus duquel s'inclinent des draps aux tissus de soie fanés, l'un tango et vert d'eau, l'autre bleu et rouge, celui-ci couleur de sang, celui-là couleur d'espérance.

En présence de ce tombeau sévère, de la grille à demi brisée qui le sépare du reste de la pièce dénudée, les paroles prononcées par Moustapha à l'adresse d'un ennemi terrassé pour lui faire grâce de la vie nous reviennent à l'esprit, et nous pensons que, ne serait-ce que pour perpétuer le souvenir d'un noble acte de clémence l'administration des Habous s'honorerait en consacrant quelques francs à la restauration de l'humble nécropole du grand Moustapha le Conquérant et le Débonnaire.

Au moment où nous allons nous arracher à cette contemplation d'un passé qui eut sa grandeur puisqu'à travers les tueries il eut ses rayons de soleil d'humanité, la légende du maçon maltais nous est contée :

Il y a quelques années, des travaux furent entrepris dans le lieu où repose le Ghazi Moustapha et dans la cour qui le précède. Un maçon, Maltais d'origine, en obtint l'adjudication en dépit de la candidature concurrente d'un de ses compatriotes que par la suite il prit à son service. Les deux hommes étaient occupés, à l'heure où le soleil décline et ne caresse plus que les cimes des palmiers, à poser quelques carreaux quand une voix irritée se fit en-

tendre : « C'est péché pour un chrétien de travailler pour un saint musulman. L'âme du Ghazi Moustapha te maudira si tu reviens demain. »

Fou de terreur, l'entrepreneur s'évanouit et, quand il revint à lui, son compagnon lui dit : « A peine la voix terrifiante s'était-elle tue, un nègre immense, tout nu, s'est prosterné devant le tombeau, puis enjambant tous les obstacles il est monté sur la plus haute terrasse et a été emporté dans les airs, sans laisser trace de son passage. »

— C'est l'oinbre du serviteur du Ghazi qui nous a parlé, conclua l'entrepreneur qui, le lendemain, alla résilier son marché. Son aide l'accompagnait et, moins superstitieux que lui, se chargea de terminer les travaux.

Des esprits malveillants assurent que le concurrent de l'avant-veille, collaborateur de la veille et remplaçant, du jour a bien pu se livrer à une scène de ventriloquie compliquée du récit d'une apparition dont rien ne révéla jamais la trace.

Nous quittons le Bordj el Kébir, dernier témoin des luttes de jadis, pour gagner le centre d'Houmt-Souk. Et nous voici sous une voûte d'eucalyptus au feuillage profond et de mimosas en fleurs, heurtant du pied, à chaque pas, quelque tombe d'un des soldats de l'Islam qui, en 1560, luttèrent contre l'invasion espagnole.

Cette voie sacrée aux yeux des Musulmans, aujourd'hui appelée avenue de France, reste pour eux l'Allée des Guerriers et, à des dates fatidiques, des pèlerinages s'organisent pour déposer de l'huile et des provisions sur les trois tombes du Cadi et de deux Muphtis qui moururent les armes à la main pour défendre leur pays, et dont une vaste chéchia de pierre, supportée par quatre massifs piliers, abrite le dernier sommeil. Et, pour récompenser celles qui se souviennent, l'ombre des trois héros guide les vierges vers ceux qui deviendront leurs époux.

XVI. — AVEC LES NOTABLES.

En demandant à mon hôte de m'entretenir avec les notables dans le bureau où son grand-père recevait ses amis, j'ai causé une grande joie au Cadi, et il m'a semblé qu'en conversant, en un tel lieu, avec des Djerbiens instruits et honorés, j'abritais nos échanges de vue sous l'autorité de l'antique sagesse.

Un peu partout : dans la rue, chez le cheikh Youssef ben Yeklef, dans les ateliers de tissage, chez les négociants ou les armateurs on avait devisé sur le cours du change. D'autres préoccupations assaillent les notables et dans le bureau propice aux entretiens politiques un nom court sur toutes les lèvres musulmanes, suivi d'un point d'interrogation : « L'Italie ? »

C'est que M. Mussolini vient de prononcer, à Tripoli, des paroles dont on a exagéré le sens et la portée; des partisans trop zélés du Duce ont volontiers parlé de la Tunisie comme si elle devait être l'objet d'une invasion prochaine par mer dans le Nord, par terre par la frontière tripolitaine; des propagandistes mal inspirés ont essayé de créer de l'agitation en territoire tunisien, sur les confins tripolitains; on rapporte même que des propositions de naturalisation italienne ont été faites à certains chefs religieux et que des armes ont été distribuées à des Indigènes. Cela crée une émotion intense dans les milieux musulmans, et l'on peut dire que cette circonstance a déterminé un puissant courant nouveau d'affection envers la France.

Si Chaban Arouay, membre du Conseil de la V^e Région; Si Béchir El Cadi, commerçant et secrétaire du Conseil de Caidat; Si Hassen Khiari juge cantonal; Si M'Hamed Battik; agent des Habous et Si Djilani Challaki et Si Taleb Echahed, notaires aux Habous; Si Moktar el Cadi, Si M'Hamed ben Taarit, Si Amor ben Hadj Mohammed Djemmi, Si Amor ben Ali Djemmi, Si Hadj Hassin Roukbi, Si Othman Hachani, notaires à Houmt-Souk; Si Babbou Mohammed, interprète au Contrôle; les instituteurs Si Mohammed Mahjoub, Mohammed El Cadi, Mustapha Louati, Othman Bouklila; les propriétaires ou négociants Si Salah ben Salah, Gacem el Bordji, Hadj Hamida ben Mouali, Cheikh Youssef ben Yeklef, Hadj Rehouma Najar; Si Abdelhafid Djemmi et Si Taleb Djemmi, oukils; Si Mahmoud Noura Khalifa et Si Mohamed Bel Hadj, commis d'enregistrement, me font des déclarations chaleureuses d'amour de la France. Pareilles manifestations ont été aussi enregistrées par moi de la part de nombre d'autres notables dont je n'ai pu inscrire tous les noms, de même qu'au cours de mes randonnées à l'intérieur de l'île où j'ai notamment parlé avec les amis sûrs qu'à la République française : Si Abdellah Tomekti, le vénérable notaire de Midoun qui n'a pas moins de 80 ans et

a conservé toute sa lucidité d'esprit, toute sa vigueur physique, Si Ali Tellili, notaire et iman à Midoun; S. Ali Hantous et Si M'Hamed Besrou et Si Othman ben Omran, négociants à Midoun; Si Tahar El Kateb, à Mahboubine; Si Mohammed Triki, maître d'arabe à Cédouikech; S. Mohammed El Masni et Si Soliman Zenad, notaires à Adjim; Si Milad Handrez, négociant à Adjim, et combien d'autres !

Tous s'accordent pour traduire l'impression profonde qu'a causée dans tous les milieux indigènes le raid que vient d'accomplir le Résident général et Mme Lucien Saint le long de la frontière tripolitaine, sans fanfares et sans escorte, avec le sentiment de ce que doivent de respect au représentant de la France les Indigènes qu'elle couvre de sa protection, de ce que doit de confiance le ministre de France aux populations protégées dont rien n'a jamais entamé sérieusement le loyalisme.

Et pour calmer les appréhensions causées par les visées faussement attribuées selon nous à l'Italie, nous exposons à nos interlocuteurs notre pensée profonde en leur disant en substance :

« L'Italie est devenue une grande Nation mais, si elle a des besoins et des ambitions, elle n'est pas dépourvue de sagesse et de prudence; jamais elle n'entreprendra rien contre la France, non pas seulement parce que la voix du sang le lui interdit comme elle l'interdit à la France de comploter jamais contre l'Italie, raison de cœur, raison souveraine; mais aussi parce que la France a donné toute la mesure de sa puissance en résistant seule, pendant de longs mois, au choc impétueux et massif des Allemands renforcés d'Autrichiens. On ne touche pas impunément à la France ou à ses droits : Abd-el-Krim en a fait l'expérience et les Druses mesurent en ce moment l'étendue de leur erreur.

« Mais, encore une fois, ce n'est pas la comparaison des forces qui doit déterminer les ententes, mais bien les affinités de race et d'idéal. Or l'Italie a donné au monde les plus hautes notions du Droit et la France a conçu la Liberté : c'est là une parenté que rien ne saurait détruire.

« Dans tous les pays il y a des exaltés ou des fiévreux qui ne voient que leur Patrie mais qui, dans leur enthousiasme exubérant lui nuiraient plutôt qu'ils ne la serviraient en lui prêtant des rêves de mégalomanie et des ambitions démesurées.

« D'autre part, qu'un peuple soit heureux d'enregistrer des naturalisations spontanées parmi les populations qu'il éduque et gouverne, c'est tout ce qu'il y a de plus normal; mais qu'il aille chez autrui quêter des adhésions à une formule de protégé de l'étranger, c'est d'une inspiration fâcheuse. Aussi bien y a-t-il, dans l'histoire de la Tunisie, un exemple frappant de la fragilité de ces sortes de garanties :

« Lorsque Kasnadar se rendit compte que le flot montant de ses ennemis risquait tôt ou tard de le submerger; quand il vit le Bey ébranlé dans sa confiance en son premier ministre; quand il put constater qu'il n'avait plus pour lui, à la Cour, que les fils du souverain, dont il payait régulièrement les dettes pour conserver leur amitié, il accepta les propositions du Consul britannique et devint protégé de l'Angleterre. Mais le jour où il n'eut plus à choisir qu'entre le lacet du Bardo ou l'exil volontaire, le même Consul qui l'avait incité à rechercher la protection de son Gouvernement l'avisa que pour des raisons diplomatiques il ne pouvait lui fournir autre chose qu'un bon conseil : quitter en toute hâte la Tunisie où sa vie n'était plus en sûreté.

« Et Kasnadar, dont le Palais, dans le quartier d'Hal-faouine, était déjà converti en prison préventive, put tout à son aise méditer sur la fragilité des espérances qu'il avait conçues. »

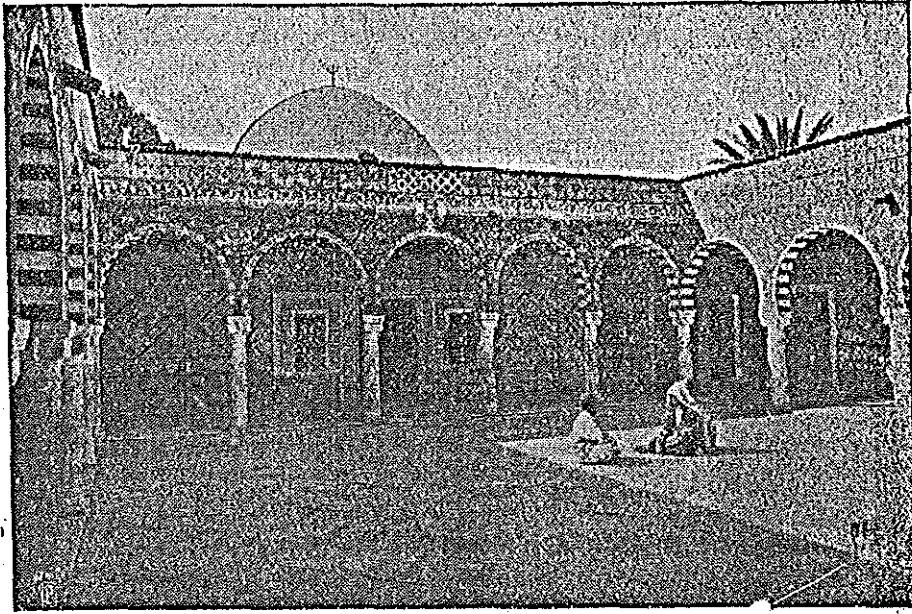
Après ce court discours ce fut dans une atmosphère de concorde plus pure que jamais que les conversations reprurent; et mes amis Musulmans de s'unir à moi pour proclamer qu'avec une même bonne volonté Français et Indigènes doivent s'appliquer à collaborer en toute franchise, avec une ardeur pareille, au renforcement de leur union, afin que les deux éléments protecteur et protégé concourent à mérite égal à parer de toutes les fortes vertus et de toutes les grâces l'édifice d'harmonie et de richesse que doit être le Protectorat français en Tunisie.

XVII.—FETES DU PRINTEMPS—AU REVOIR, DJERBA I

Dés fêtes sont organisées chaque année, au printemps, avec la participation de Sociétés du continent. Cette année, c'est la « Gabésiana » qui leur a apporté une contribution amicale et artistique particulièrement appréciée.

La vie, à Gabès, n'est guère mouvementée. On y est privé de théâtre, d'expositions d'art, d'auditions musicales, de maisons de thé, de dancings. Alors un citoyen entreprenant et une théorie de collaborateurs dévoués ont pensé que, plutôt que se morfondre sur la monotonie de l'existence il valait mieux la rompre. D'où la naissance de la Société littéraire et artistique « Gabésiana » que préside avec un zèle affectueux M. d'Abriçon. Ce fut une joie sans mélange de pouvoir applaudir, dans l'île des Lotophages, quelques pièces fort intelligemment interprétées. La soirée du 23 mai 1926 marquera dans les annales de Houmt-Souk.

Sous les clairs rayons de la lune s'était déroulée, avant la représentation, une retraite aux flambeaux d'une agréa-



Houmt Souk. — Zaouia El Khad-ja (Cliché Paris Frères)

ble fantaisie. Précédant la Nouba infatigable, un cortège de chameaux s'avancait; les Indigènes juchés entre les bosses brandissaient des torches enflammées ou des lampions suspendus à des branches flexibles. Cela offrait un coup

d'œil étrange, fantastique. Le spectacle fut particulièrement impressionnant devant le Contrôle civil où des Djerbiens se livrèrent à des exercices variés couronnés par une danse du sabre émouvante. N'eût été la cordialité de la réception que nous avait réservée le Contrôleur civil, M. Pagnon, nous aurions volontiers convenu que ce divertissement avait été le clou de la soirée.

Une ombre plane sur le front de M. Pagnon. Faut-il trahir le secret de sa souffrance ? Un prince du journalisme littéraire, M. Pierre Mille, a, dans une Revue coloniale, réduit considérablement le domaine administratif actuellement géré par M. Pagnon : l'île de Djerba qui, en dépit de l'estimation restrictive de notre brillant confrère, a bien une superficie de 60.000 hectares et une population de 36.000 habitants.

Le lendemain matin, 24 mai, course de mulets. Le Caid, dont la bonne humeur est manifeste, surveille les partants et livre volontiers ses tuyaux, mais comme aux courses de chevaux il y a des surprises. Les braves bêtes, en forme superbe, allongent le pas sur la route sablonneuse qu'ils doivent parcourir dans les deux sens. Le favori n'arrive que second, mais son cavalier assume toute la responsabilité de cet échec en expliquant qu'ayant mal au talon il n'avait pu éperonner assez puissamment sa monture.

Ce qui était plus intéressant encore que cette course originale c'était l'affluence des Indigènes dont M. Charles Genêt, l'excellent photographe de Gabès, a pris des vues fort réussies; les arbres de la route, les deux côtés de la chaussée, les coupoles de la Zoua des Aïssouas de Bou Mellal et les terrasses avoisinantes supportaient une foule grouillante et bigarrée, exclusivement masculine.

L'après-midi, Régates. Le vent qui avait soufflé avec violence dans la matinée n'avait pas permis à toutes les embarcations sur lesquelles on comptait de se rendre d'Adjim à Houmt-Souk, mais le contingent des concurrents était cependant considérable. Ce fut un spectacle ravissant, celui de tant de coquilles de noix surchargées de voiles latines ou celtiques, blanches ou ocrées, glissant sur les flots avec une grâce infinie et une vitesse prodigieuse.

Le temps du congé est révolu, il faut songer au retour, non sans éprouver une pointe de mélancolie. L'auto de l'ami obligeant qui nous a conduits de Sfax à Djerba et

nous a fait parcourir toutes les pistes de l'île nous transporte à Adjim; et comme Djerba veut que même en la quittant le sort nous favorise nous trouvons, à Djorf, l'auto d'un autre ami qui nous fera traverser la plaine des Oula-d-Mehabeul et nous déposera dans le pays qui doit sa célébrité à cette merveilleuse oasis qu'on trouve toujours plus belle chaque fois qu'on la revoit : Gabès.

Au revoir, Djerba ! Quitter tes rives enchanteresses, tes jardins parfumés, tes habitants si industriels et si policés, tes magistrats ou fonctionnaires, Français ou Indigènes, si accueillants, ce n'est pas mourir un peu, c'est emporter des substances de vie et des provisions de souvenirs pour revenir goûter, sans en avoir été totalement privé, tes charmes incomparables.

